

Tout va changer

© ALPS Musée Alpin Suisse ISBN 978-3-033-10862-2

Groenland

Table des matières	3	Préface Tout va changer Beat Hächler
	5	Dix idées fausses sur le Groenland et ce que j'ai à en dire Qupanuk Olsen
	7	Histoire du Groenland Une île en route vers le monde Bruno Kaufmann
	12	Le Groenland aujourd'hui, le Groenland en 2050 Entre traumatisme et optimisme AneMarie Ottosen
	15	Politique de peuplement et architecture Qui veut un nouveau Groenland doit repenser la construction Bert De Jonghe Peter Hemmersam
	20	Le Groenland, le Danemark et l'héritage colonial L'exceptionnalisme n'a plus d'avenir Ebbe Volquardsen
	25	Tourisme "Il nous faut absolument un bon plan" Iddimanggiu Bianco Urs Bühler
	30	La Suisse, le Groenland et les sciences À la découverte des Alpes horizontales Daniel Di Falco
	37	La parole aux artistes Tout change? Alberte Parnuuna Gian Suhner Inuuteq Storch Salome Erni
	43	Mentions légales

L'aéroport d'Ilulissat est en chantier. Comme des grands garçons, nous sommes là, caméra au poing, à guetter le moment de l'explosion. D'un moment à l'autre, la charge de dynamite va sauter. La falaise doit bien faire trois cents mètres de large et plusieurs mètres de haut. Elle se dresse comme une barre en travers de la future piste d'atterrissage. C'est pourquoi tout le haut du relief doit être rasé. 5 300 000 mètres cubes de roche, dit l'ingénieur en chef. Un travail pharaonique de plusieurs années, réalisé par en alternance par les équipes d'un consortium danois. Après chaque dynamitage, le déblai est broyé par des grosses machines, chargé sur des camions, acheminé au bon endroit et le terrain est nivelé. Dès 2026, de gros avions à trois cents places pourront atterrir en toute sécurité à Ilulissat. Celles et ceux qui débarquent ici diront venir pour la beauté de la nature. Ils voudront voir le fameux fjord glacé d'Ilulissat, inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 2004. Ils prendront des photos et des vidéos des gigantesques icebergs qui dérivent vers le large. Et ils témoigneront des conséquences du changement climatique qui, ici, fait fondre la glace quatre fois plus vite qu'ailleurs.

L'exemple de cet aéroport n'en est qu'un parmi tant d'autres. Il irrite parce que nous croyons savoir qu'un tel développement touristique détruit plus qu'il ne préserve. Mais à Ilulissat, d'autres voix se font aussi entendre, plaidant pour un développement du site. Qui a raison? Et qui décide? Ces contradictions et dilemmes de notre temps sont le thème de l'exposition et de ce magazine. Nous les consignons aussi précisément que possible, mais sans les montrer du doigt. Nous laissons les Groenlandaises et Groenlandais s'exprimer sur la manière dont ils perçoivent la métamorphose du Groenland, le changement climatique, l'essor du tourisme, l'exploitation des ressources naturelles, la croissance des villes, le détachement du Danemark. C'est par leurs voix que sont nommés et évalués les chantiers du changement. Nous nous contentons de poser les questions et d'écouter. Nous avons mené au total quelque septante interviews, pris connaissance de positions controversées, condensé le tout en une exposition. Voilà l'idée au cœur de ce projet. Ce qui nous intéresse au Groenland, c'est bien plus que la beauté de la nature arctique. Ce qui nous intéresse au Groenland, c'est le changement et la manière dont les gens le gèrent. Le Groenland nous met face à des évolutions, des perspectives et des contradictions qui n'existent pas qu'au Groenland. Or ici non plus, nous n'avons pas de réponses toutes faites.

L'usine de poisson de Nuuk nous montre le visage de la mondialisation de l'économie. Un visage que nous connaissons, mais que nous ne nous attendions pas à voir ici. Nous tombons sur des travailleuses et travailleurs thaïlandais et philippins qui transforment des crevettes destinées, entre autres, au marché suisse. Au Groenland se trouvent les plus grands gisements de terres rares. Nous devinons à quoi ressemblera un jour l'un de ces gisements de matières premières, le fjord de Kangerluarsuk. Encore intact, il ne le sera plus lorsque les pelleteuses seront déployées et que les minéraux seront extraits du sol pour permettre à la Suisse de réussir son tournant énergétique avec des énergies propres. Au Groenland, le tourisme en pleine nature est en essor, et atteint aujourd'hui déjà un niveau excessif dans les lieux les plus courus. Alors voilà ce que l'on ressent lorsque les bateaux de croisière déversent leurs flots de touristes et que des lieux comme Ilulissat en sont submergés. Mais gardons-nous de tirer des conclusions hâtives. Au Groenland, une population indigène majoritaire s'apprête à remettre en question le colonialisme danois qui a marqué son histoire et à prendre elle-même les rênes de sa modernisation. Un exercice d'équilibriste. Le magazine s'en fait l'écho à travers des textes et des photos d'autrices et d'auteurs du Groenland et d'ici.

«Groenland. Tout va changer» est né d'un dialogue. L'équipe de tournage dirigée par Gian Suhner tenait à réaliser un projet consacré au Groenland, avec le Groenland et non pas sur le Groenland. En arrivant, nous n'avions pas de scénario fixe. La matière, nous l'avons recueillie grâce aux contacts noués pendant les dix semaines de tournage. C'est ainsi qu'on pris forme les thèmes des films et les entretiens sur les différents sites de Kullorsuaq, Sisimiut, Ilulissat, Nuuk, Qaqortoq, Qassiarsuk et Narsaq. Heureusement, cette approche a également été bien accueillie et généreusement soutenue par nos partenaires financiers publics et privés.

Et oui: le dynamitage sur le chantier de l'aéroport d'Ilulissat était précis et magnifique. Le nuage de poussière blanche a jailli en fontaines dans le ciel et s'est lentement posé tel un voile sur les déblais de roche.

Beat Hächler, né en 1962, est commissaire d'exposition et directeur de l'ALPS Musée Alpin Suisse depuis 2011. Il vit à Berne.

Dix idées fausses
sur le Groenland et ce
que j'ai à en dire

Qupanuk Olsen

1. Personne ne vit au Groenland

C'était en 2008. Je voulais me rendre à Chicago sans visa. J'ai été prise à part à la douane et j'ai dû expliquer le but de ma visite dans le bureau des garde-frontières. L'un des fonctionnaires a regardé mon passeport et m'a demandé: «Où est-ce que c'est?» Il était inscrit dans le passeport «Polí-timesteren i Qaqortoq», chef de la police de Qaqortoq, car c'est là qu'il avait été délivré. J'ai répondu: «C'est ma ville natale au sud du Groenland». Le fonctionnaire m'a de nouveau demandé: «C'est où?» Heureusement, il y avait une carte du monde dans le bureau et j'ai pointé le sud du Groenland. Les fonctionnaires se sont regardés et l'un d'eux a dit: «Mais personne n'habite là-bas». Je me suis montrée du doigt: «Moi, je viens du Groenland». Ils ont fini par me laisser entrer et j'ai passé le week-end à Chicago.

2. Nous vivons dans des igloos

Lorsque j'étais étudiante au Danemark, un camarade m'a demandé: «Vous vivez dans des igloos?» Irritée, j'ai répondu de manière sarcastique: «Bien sûr, et nous chevauchons des ours polaires». J'ai pris un air sérieux et il m'a cru. Aujourd'hui encore, je suis étonnée de voir combien de Danois en savent peu sur le Groenland, surtout quand je pense que nous en savons beaucoup plus sur le Danemark.

3. Nous sommes tous des alcooliques

Certaines personnes au Danemark pensent encore aujourd'hui que nous sommes toutes et tous alcooliques. Malheureusement, il n'est pas rare de voir dans les rues danoises des sans-abri du Groenland qui sont alcooliques. Ils sont souvent venus s'installer au Danemark pour bénéficier de l'aide sociale, ce qui nourrit les jugements à l'emporte-pièce. Pourtant, les statistiques des dix dernières années montrent que la consommation d'alcool au Danemark est supérieure à celle du Groenland.

4. Voyager au Groenland, c'est facile

L'année dernière, j'ai eu un échange avec l'assistant d'un célèbre YouTubeur qui parle de la nourriture de différentes cultures à travers le monde. L'assistant a demandé: «Nous aimerions tourner à l'ouest et à l'est du Groenland. Pouvons-nous affréter un petit avion et nous rendre au Groenland oriental pour un ou deux jours?» En théorie, il serait possible d'aller au Groenland oriental de cette manière. Sauf qu'il n'y a pas de petit avion à affréter ici. Il n'y a qu'un vol régulier par semaine vers le Groenland oriental, et il est régulièrement annulé en raison de l'instabilité des conditions météorologiques. Beaucoup de gens pensent aussi qu'ils peuvent simplement louer une voiture pour aller de ville en ville. Mais il n'y a pas de routes entre les villes, les distances sont trop grandes, le climat est arctique et le pays est peu peuplé.

5. Nous avons de la glace toute l'année

En 2017, j'ai planté des pommes de terre dans mon nouveau jardin devant notre maison à Nuuk, la capitale du Groenland. J'ai eu un appel vidéo avec un ami, un Indien qui vit en Australie où il a étudié avec moi pendant un an et demi. J'étais heureuse et fière lorsque je lui ai montré le jardin: «Regarde, mes premières pommes de terre». Il s'est exclamé: «Où est la glace? Où est la glace?» Je lui ai demandé: «Qu'est-ce que tu veux dire?», mais j'étais surtout déçue de moi-même. Ai-je donc si mal décrit mon pays pendant un an et demi, si un de mes meilleurs amis croyait que nous avons de la glace partout toute l'année et que même en été il y avait de la neige à Nuuk?

6. Le Groenland reste en grande partie à découvrir

Il y a deux ans, j'ai eu un contact avec une femme en Grande-Bretagne qui venait de commencer à travailler pour une entreprise groenlandaise. Je devais lui donner un cours accéléré sur le Groenland, et lorsque je lui ai montré sur la carte les villages et les villes le long de la côte libre de glace et bien d'autres choses encore, elle m'a demandé: «Pourquoi le reste du Groenland est-il blanc? L'intérieur est-il inexploré?» J'ai expliqué qu'il était blanc parce que huitante pour cent de sa surface étaient recouverts par l'inlandsis. On me pose encore ce genre de question et jusqu'à aujourd'hui, ça me laisse songeuse.

7. Nous avons notre propre alphabet

Certaines personnes supposent que nous utilisons l'écriture syllabique de l'inuktitut parce que nous sommes des Inuits, comme les habitantes et habitants du Canada et de l'Alaska, et que nous parlons une langue qui ressemble beaucoup à leur inuktitut. Mais nous utilisons l'alphabet latin en raison de la colonisation danoise et norvégienne qui a commencé au début du XVIIIe siècle. Néanmoins, j'ai l'intention d'apprendre bientôt l'écriture inuktitut, car le groenlandais et l'inuktitut sont si étroitement liés.

8. Tous les Inuits maîtrisent le chant guttural

Certains Canadiens et Américains que j'ai rencontrés au fil des ans m'ont demandé si nous pratiquions le chant guttural. On l'entend beaucoup chez les Inuits au Canada et en Alaska, mais pas au Groenland, même si certains d'entre nous l'ont appris d'eux plus récemment. Je ne suis pas sûre à quel moment cette tradition s'est perdue, si elle a jamais existé ou si nous l'avons peut-être abandonnée nous lorsque nous avons migré du Canada vers le Groenland aux XIIIe et XIVe siècles. Nous avons cependant deux types de qilaatit, des tambours qui ressemblent à ceux de l'autre côté de l'océan, même si les nôtres sont plus petits. J'ai reçu mon premier tambour cette année, de Qaanaaq au nord du Groenland, et je suis en train d'apprendre la danse du tambour. Je vous la montrerai dès que je me serai un peu plus entraînée.

9. Nous sommes au moins un demi-million

Où que j'aille, lorsque je dis que le Groenland ne compte que 57 000 habitants, les gens sont toujours surpris. Ils partent souvent du principe que nous devons être au moins un demi-million, ne serait-ce qu'en raison de la taille de notre pays.

10. Nous n'accéderons jamais à l'indépendance

Beaucoup pensent que nous n'accéderons jamais à l'indépendance du Danemark car la population de cet immense pays est trop petite pour exister de manière autonome. Mais je vais leur prouver le contraire: d'ici dix ans, le Groenland sera un État à part entière. Pour cela, nous devons aller beaucoup plus loin dans la décolonisation que jusqu'à présent. Et nous devons aussi réveiller les Groenlandaises et Groenlandais, car même parmi nous, il y en a encore trop qui ne croient pas que le Groenland puisse survivre sans le Danemark.

**La vie est fantastique! Siunissami takuss'
(on se revoit dans le futur).**

Qupanuk Olsen (née en 1985) a grandi à Qaqortoq, dans le sud du Groenland. Après des études de génie civil à Aarhus, au Danemark, elle a obtenu son diplôme d'ingénieure en mines à la Western Australian School of Mines de l'université Curtin. En 2020, elle a commencé à tourner des vidéos pour les réseaux sociaux sous le nom de «Q». Avec «Q's Greenland», Qupanuk Olsen est devenue la principale figure des réseaux sociaux de son pays. Elle compte aujourd'hui un total de 1,4 million de followers. Sur Youtube, Instagram, Facebook et TikTok, elle s'adresse à un public mondial qu'elle informe sur le Groenland, ce qui lui vaut une forte popularité auprès des Groenlandaises et Groenlandais.

Soudain, on aperçoit du vert à l'horizon. Et un bleu profond. Puis une piste apparaît loin en dessous de nous, flanquée d'un petit bâtiment. Le bimoteur Dash 8, avec seize passagers à son bord, a décollé trois heures plus tôt de l'aéroport international de Keflavík en Islande. Le voilà qui entame sa descente en direction de l'Eiriks fjord, après avoir passé une heure comme en apesanteur au-dessus d'une surface blanche infinie dont les bords semblaient, tous horizons confondus, avoir fusionné avec l'atmosphère.

Avec plus de deux millions de kilomètres carrés, le Groenland est la plus grande île du monde. L'inlandsis, dont l'épaisseur peut atteindre trois kilomètres, couvre environ huitante pour cent de sa surface. Il s'étend sur près de trois mille kilomètres dans l'axe nord-sud, et sur un bon millier dans l'axe est-ouest. Cette immense étendue blanche entre l'Europe et l'Amérique du Nord ne peut être ignorée sur aucune carte du monde. Mais en tant que pays autogéré n'ayant pas le statut d'État de droit international, «Kalaallit Nunaat» – la «terre des hommes» comme on appelle le Groenland en groenlandais – reste malgré tout le plus souvent à l'écart de la scène internationale.

Vikings et Américains

Protégé des intempéries, le fjord mène de l'Atlantique Nord, souvent agité, jusqu'aux confins de l'inlandsis et sa ligne de rupture. Après un long virage à 180 degrés, nous atterrissons sur un tarmac isolé dans un fjord encore plus isolé. Bienvenue à Narsarsuaq! Mis à part une courte piste en terre battue pour les éleveurs de moutons locaux, aucune route ne relie cet aéroport situé à la pointe sud du Groenland à ses environs. Pour poursuivre le voyage à partir d'ici, et c'est ce que tout le monde a l'intention de faire, il faut prendre un hélicoptère ou un petit ferry. La modeste bâtisse au milieu du paysage colossal porte l'enseigne «Narsarsuaq International Airport». Après Kangerlussuaq, deux heures et demie de vol plus au nord, c'est le deuxième plus important point d'accès au reste du monde du Groenland.

C'est ici, dans l'Eiriks fjord, que l'histoire du Groenland a connu deux tournants. En l'an 940, le Viking norvégien Erik le Rouge aurait atteint le fjord qui porte aujourd'hui son nom. Il s'installa dans une prairie qu'il appela en islandais «Brattahlíð», «pente abrupte». Mais ce n'est pas tout: le paysage aurait tellement enchanté le nouvel arrivé qu'il aurait donné à toute l'île le nom de «Groenland», «terre verte». Presque exactement mille ans plus tard, en 1941, des pilotes de chasse américains découvrirent le fjord lors de leurs vols de reconnaissance. Ils signalèrent au quartier général qu'il se trouvait ici une moraine glaciaire assez plate, que la population locale appelait «Narsarsuaq», ou «grande plaine». Ce qui s'est joué ici par la suite allait être décisif pour le Groenland.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, le 9 avril 1940, l'Allemagne nationale-socialiste avait envahi le Danemark neutre. Les Danois régnaient sur le Groenland depuis le XVIIIe siècle, mais Copenhague perdait désormais son contrôle sur cette île lointaine. Cependant, Hitler n'allait jamais réussir à étendre l'influence de l'Allemagne sur l'Atlantique Nord. Au lieu de cela, les Américains et les Britanniques commencèrent à s'occuper des colonies danoises de l'Atlantique Nord, qui restaient formellement neutres et qui comprenaient, outre le Groenland, l'Islande et les îles Féroé. Une clause d'urgence de 1925 accordait au Groenland le droit de se gouverner lui-même en cas de guerre. En fait, même Henrik Kauffmann, ambassadeur du Danemark à Washington, ne se sentait plus redevable au gouvernement de Copenhague contrôlé par le régime nazi: il négocia le premier accord de défense entre le Groenland et les États-Unis.

Par la suite, les États-Unis commencèrent à construire une base militaire à Narsarsuaq en 1941. De nombreux autres aéroports allaient s'y ajouter dans les années suivantes. «Ce fut le premier pas du Groenland vers l'autonomie géopolitique», explique Maria Ackrén. Ayant grandi dans les îles suédoises d'Åland, qui font partie de la Finlande, elle est professeur de sciences politiques à Ilisimatusarfik, l'université groenlandaise située dans la capitale Nuuk.

Géopolitique et géologie

Jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis ont installé treize bases militaires et quatre bases navales au Groenland. Et ce, comme

le constate Maria Ackrén, pour toute une série de raisons: «Premièrement, le Groenland fait office de verrou stratégique contre l'Amérique du Nord. Deuxièmement, l'île peut être utilisée comme zone de transit sur la route vers l'Europe. Troisièmement, le pays offre la possibilité d'étudier d'importants processus météorologiques. Et quatrièmement, on y trouve beaucoup de minéraux et de métaux dont l'industrie aéronautique nord-américaine pouvait faire bon usage pendant la guerre».

Le Groenland avait donc déjà beaucoup à offrir à la politique mondiale. La base américaine Bluie West One de Narsarsuaq, qui a accueilli jusqu'à quatre mille personnes, enregistra plus de dix mille atterrissages et décollages pendant la Seconde Guerre mondiale. Après la guerre, une fois que le Danemark libéré avait retrouvé son pouvoir colonial sur le Groenland, de l'uranium et des terres rares ont été découverts à quelques kilomètres seulement à l'ouest du Eiriksford, «deuxième plus grand gisement de tels minéraux au monde», selon Maria Ackrén.

Et l'histoire ne s'arrête pas là. Au XVIIIe siècle déjà, le Groenland était une région minière avec d'énormes gisements de charbon, d'or, d'argent, de zinc et de graphite. A cela s'ajoutaient des gisements de pétrole et de gaz découverts le long de la ligne côtière, qui mesure pas moins de 44 000 kilomètres, soit plus que l'équateur tout entier. Le climat rude et le manque d'infrastructures de transport - de nombreuses bases américaines ont été fermées après la guerre - imposèrent des limites serrées à l'exploitation des matières premières. Mais pour les quelque soixante mille personnes vivant aujourd'hui dans un pays cinquante fois plus grand que la Suisse, cette situation se révèle être une bénédiction plus qu'une malédiction: elle les aura longtemps protégées des intérêts des puissances étrangères, permettant d'abord à ce peuple indigène du cercle polaire de «s'émanciper peu à peu de l'ancienne puissance coloniale qu'était le Danemark», explique Ebbe Volquardsen.

Comme Maria Ackrén, ce nordiste et historien germano-danois travaille à l'Ilisimatusarfik. Il étudie le développement du Groenland en qualité de professeur d'histoire culturelle. «Dans un passé récent, le Groenland est parvenu, malgré sa petite population, à occuper les postes de nombreuses institutions importantes en recrutant parmi ses propres rangs», explique Ebbe Volquardsen. Grâce à cet état de fait, il est aujourd'hui possible de faire la lumière sur les chapitres traumatisants de l'histoire coloniale. En font partie les adoptions forcées d'enfants groenlandais au Danemark et la stérilisation forcée de jeunes femmes groenlandaises par des médecins danois, mais aussi le relogement contraint de villages de pêche vers des immeubles urbains en préfabriqué. Par de telles mesures, le Danemark avait tenté de «moderniser» la population indigène par la force jusque dans les années 1990.

Parallèlement, après la Seconde Guerre mondiale, le Groenland afficha une confiance de plus en plus grande envers le Danemark. Pour la puissance coloniale, ce fut un choc lorsque l'Islande se détacha du Danemark par référendum en 1944. Les forces navales danoises firent échouer une tentative similaire des îles Féroé deux ans plus tard. Au Groenland, Copenhague dû réagir en renforçant son contrôle et en utilisant une astuce diplomatique à l'ONU. Au lieu d'accorder l'autonomie et l'autogestion aux territoires d'outre-mer, à l'instar d'autres puissances coloniales, le Parlement fit de l'île une province danoise en 1953. Alors que les Groenlandaises et Groenlandais avaient encore pu négocier directement avec le gouvernement américain pendant la Seconde Guerre mondiale, le Danemark, pays membre de l'OTAN, conclut lui-même ses accords avec Washington dans l'après-guerre. Même si Copenhague avait officiellement interdit aux Etats-Unis de stationner des armes nucléaires dans le royaume du Danemark, une clause secrète les y autorisait précisément à Thulé, au nord du Groenland. Selon un rapport d'enquête publié en 1997, une zone de 250 000 kilomètres carrés située sous l'inlandsis devait en outre être transformée en un «super-réduit» arctique grâce à un gigantesque système de galeries. Et ce, sans que le gouvernement de Nuuk ou la population locale n'en fussent informés.

Des bombes atomiques au pays des Inughuit
Les événements du 21 janvier 1968 ont également été longtemps passés sous silence. Cet après-midi-là, la température extérieure, accompagnée

d'un faible vent, venait d'atteindre moins 37 degrés lorsque la tour de contrôle de la base américaine de Thulé reçut par radio le message d'un bombardier B-52 équipé d'armes nucléaires: «Feu à bord, faisons demi-tour!» Avec les plus grandes difficultés, le pilote réussit à remettre son appareil sur sa trajectoire pour effectuer un atterrissage d'urgence à Thulé. Mais l'incendie à bord ayant empli le cockpit de fumée toxique, les sept membres d'équipage durent s'éjecter dans le froid. Le B-52 s'écrasa sur la banquise de l'océan Arctique à dix kilomètres de la base et explosa. Avec l'aide de la population locale et de ses chiens de traîneau, six des sept membres d'équipage purent être sauvés.

Dans les jours qui suivirent le crash, des ouvriers danois et groenlandais trouvèrent, outre des débris de l'avion, des composants d'armes nucléaires. Mais de nombreuses équipes locales de recherche et de sauvetage furent laissées dans l'ignorance, tout comme la population autochtone. Il s'agissait d'Inughuit, qui avaient été déplacés de force dans la région de Thulé quinze ans plus tôt et qui se distinguent des indigènes de l'ouest et du sud du Groenland par leur origine et leur langue. Au cours des décennies suivantes, le nombre de décès par cancer dans la région s'avéra supérieur à la moyenne. Ce n'est qu'en 2003 que la Cour suprême du Danemark déclara que l'action de Copenhague à Thulé constituait un crime contre l'humanité. L'année d'après, l'accord américano-danois sur la base fut remplacé par un accord trilatéral impliquant également le Groenland.

Ce n'est pas seulement l'interaction du Danemark avec les États-Unis, mais aussi la coopération en Europe qui contribua à ce que le Groenland prenne de plus en plus conscience de son propre rôle et de ses possibilités. On a pu le mesurer lorsque le Danemark rejoignit la Communauté européenne (CE, aujourd'hui UE). Lors du vote de 1972, environ 63 pour cent des Danoises et Danois s'étaient prononcés en faveur de l'adhésion. Au Groenland, plus de 70 de voix y étaient opposées - «naamik». Malgré cela, le Groenland fut lui aussi intégré à la Communauté de Bruxelles.

Ces tensions renforcèrent le désir d'autodétermination du Groenland. Elles ont abouti en 1979, après des années de négociations, à un nouveau système de gouvernement, le «Hjemmestyre». Ce statut d'autonomie stipulait que les Groenlandaises et Groenlandais étaient un peuple à part entière, élisaient leur propre parlement et utilisaient leur propre langue comme langue officielle. L'un des premiers pas dans le sens de cette autonomie fut un nouveau vote sur la CE. 53 pour cent du peuple votèrent pour la sortie, qui fut effective au 1er janvier 1985.

Avec l'autonomie de 1979, Nuuk reprit en outre à Copenhague des compétences étendues en matière de politique intérieure dans les domaines de l'éducation, de la culture et de la pêche. Les matières premières ainsi que la politique étrangère et de sécurité restaient par contre des sujets sur lesquels le gouvernement du Danemark, distant de plus de trois mille kilomètres, continuait de prendre des décisions. Après de longues années de négociations, un changement allait intervenir avec le «selvstyre» (autogouvernance), une loi soumise au vote ayant récolté 76 pour cent de oui et entrée en vigueur en 2009.

Coopération autour du pôle Nord

Pour autant, le Groenland n'est pas devenu un État indépendant à part entière. «Mais c'était un pas très important pour s'en rapprocher», explique Sara Olsvig. Née en 1978, la politicienne groenlandaise a présidé dans les années 2010 le parti Inuit Ataqatigiit (IA, «communauté des peuples») et a représenté le Groenland au Parlement danois. L'ancienne colonie - tout comme les îles Féroé - y dispose de deux sièges fixes depuis l'obtention de l'autonomie. Avec son successeur à la tête du parti, l'actuel Premier ministre groenlandais Múte Bourup Egede, Sara Olsvig fait aujourd'hui partie des principales voix qui s'élèvent en faveur d'une indépendance nationale rapide. Cet objectif est soutenu par la plupart des partis représentés au Parlement de Nuuk.

Avec l'autogestion de 2009, le pays arctique a obtenu le contrôle de ses propres matières premières ainsi que le droit de déclarer à tout moment son indépendance vis-à-vis du Danemark, sans que le Parlement de Copenhague ne puisse y opposer son veto. Le fait que cela n'ait pas encore abouti est lié aux conditions économiques. En 2024, les subventions de l'État danois s'élevaient encore à plus de quatre milliards de

couronnes (520 millions de francs suisses). Elles représentaient ainsi presque la moitié de toutes les recettes publiques du Groenland. Par ailleurs, le Groenland n'a pas assez de main d'œuvre qualifiée pour occuper lui-même des postes clés, notamment dans les domaines de la justice et des finances.

Sara Olsvig dirige depuis 2022 le «Inuit Circumpolar Council». Ce conseil, dont le siège est à Nuuk, est un organe de coopération qui représente près de 200 000 personnes autochtones au Groenland, au Canada, en Russie et aux États-Unis. Dans cette fonction, Sara Olsvig siège également au «Panel on Critical Energy Transition Minerals», un organe de l'ONU créé en 2024 et qui traite des minéraux essentiels à la transition énergétique. Compte tenu de la situation mondiale tendue, le Groenland est devenu encore plus important sur le plan international, en tant que fournisseur de matières premières et en tant que région stratégique. «Nous devons également développer et suivre notre propre ligne en matière de politique étrangère et de sécurité», observe Sara Olsvig.

«Rien sur nous sans nous»

En effet, le Groenland adopte une ligne de conduite plus agressive sur l'échiquier international. Au printemps 2024, le gouvernement de Nuuk a adopté une stratégie dont le titre programmatique est en anglais: «Greenland in the World – nothing about us without us» («Le Groenland dans le monde – rien sur nous sans nous»). La stratégie mise sur la coopération dans la région arctique. Concrètement, le Groenland souhaite devenir une nation arctique de premier plan et donc renforcer la coopération avec des partenaires au nord du cercle polaire. Parmi ces partenaires figurent notamment les gouvernements et les parlements de l'Alaska (États-Unis) ainsi que du Yukon, du Nunavut, du Nunavik et des Territoires du Nord-Ouest (Canada). En outre, le gouvernement groenlandais a défini le Conseil de l'Arctique comme le principal organe de coopération internationale. Fondé en 1996 à Ottawa, au Canada, le Conseil regroupe aujourd'hui huit pays riverains de l'Arctique ainsi que treize États observateurs (dont la Suisse fait partie depuis 2017).

Le Groenland se considère comme une «partie arctique» du royaume danois et se voit donc occuper la pole position. Toutefois, depuis le début de la guerre en Ukraine, le dialogue politique avec la Russie, le plus grand et le plus important des États arctiques, est gelé. De plus, le ministère danois des Affaires étrangères se montre jusqu'à présent réticent à l'idée de donner aux représentantes et représentants groenlandais la place qu'ils méritent dans les instances internationales. En 2025, le Danemark prendra la présidence du Conseil de l'Arctique. Le Groenland a déjà demandé à repourvoir le poste d'ambassadeur de l'Arctique en remplacement à l'ambassadeur danois en poste.

Les tensions avec l'ancienne puissance coloniale devraient encore augmenter dans les années à venir. En effet, le Groenland dispose désormais de ses ressources naturelles de manière autonome, mais les compétences en matière de politique étrangère et de sécurité ne sont toujours pas définitivement tirées au clair. En même temps, la géopolitique et les matières premières sont des domaines politiques de plus en plus difficiles à gérer séparément. On ne sait pas quand le Groenland deviendra indépendant. Mais pour la plupart des Groenlandaises et Groenlandais, un État à part entière, reconnu internationalement, est une perspective d'avenir réaliste malgré toutes les difficultés. Surtout si l'exploitation minière permettait d'alimenter les caisses de l'État.

Un pont jeté dans l'Arctique

En attendant, comme pendant la Seconde Guerre mondiale et la guerre froide, l'infrastructure aéroportuaire illustre les hauts et les bas du voyage vers l'indépendance. Jusqu'à présent, les anciens tarmacs américains de Kangerlussuaq et de Narsarsuaq servaient de liaison intercontinentale (l'aéroport de Thulé, au nord, n'est pas accessible à l'aviation civile). Tous deux sont toutefois éloignés des principaux centres habités. C'est pourquoi le Groenland a décidé de construire trois nouveaux aéroports, dont certains pourront accueillir de gros jets en provenance d'Europe et d'Amérique: dans la capitale Nuuk (ouverture fin 2024), à Qaqortoq au sud du pays (fin 2025) et dans la métropole touristique d'Ilulissat au nord (également fin 2025).

Les nouveaux aéroports sont censés intégrer l'île isolée dans le réseau de transport international, à l'instar de l'Islande voisine, où l'aéroport international de Keflavík sert de plaque tournante au trafic nord-atlantique depuis des décennies. Le parlement groenlandais a approuvé en 2018 un budget de plus de trois cents millions de francs pour la construction, financée par le biais de banques étrangères. Une entreprise publique chinoise a été la première à proposer de prendre en charge la construction et le financement. Cette offre n'a suscité l'enthousiasme ni à Nuuk, ni à Washington, ni à Copenhague. Le gouvernement danois a donc mis en garde Nuuk contre toute tentative de faire des affaires avec la Chine. Le Groenland officiel, qui s'est montré très habile dans la gestion des intérêts, a finalement reçu du Danemark une offre financièrement et politiquement beaucoup plus intéressante, tandis que Washington a renforcé ses intérêts en ouvrant un consulat.

Ainsi, en 2024, c'est sans doute une nouvelle ère qui a commencé au Groenland. A l'aéroport de Nuuk, le nouveau bâtiment d'accueil a été mis en service avant même l'extension de la piste. Et le trafic entre Nuuk et Iqaluit, la capitale de la région canadienne autochtone du Nunavut, située à deux heures de vol, a également repris. Un pont stratégiquement important a ainsi été jeté entre l'Europe et l'Amérique dans l'Arctique, partie du monde de plus en plus importante du point de vue géopolitique et des ressources. Le Groenland, longtemps resté à l'écart, voit désormais sa place au cœur du monde.

Bruno Kaufmann, né en 1965 à Aarau, vit à Arboga en Suède et couvre l'Europe du Nord pour la radio et la télévision suisses (SRF) depuis 1990. Il a étudié les langues nordiques, l'histoire de l'Europe de l'Est et la recherche sur la paix aux universités de Zurich, Uppsala, Göteborg et Hawaï. Au cours des trente dernières années, il s'est rendu à plusieurs reprises aux quatre coins du Groenland pour des recherches et des reportages.

Lectures complémentaires

Bruno Kaufmann: An Arctic approach to constitutional drafting. www.swissinfo.ch, 17 octobre 2018.

Idem: Dänemark schickt Parlamentarier nach Nordwestgrönland. www.srf.ch, 20 août 2023.

Niels Elers Koch (éd.): Greenland. Lanham 2023.

Mare n° 71, décembre 2008/janvier 2009: Grönland. Bei den Jägern der verlorenen Insel.

Frank Sowa (éd.): Grönland. Kontinuitäten und Brüche im Leben der Menschen in der Arktis. Opladen 2022.

Qu'est-ce qui doit changer au Groenland et à quoi devrait ressembler le pays en 2050? AneMarie Ottosen a rendu visite à des Groenlandaises et des Groenlandais âgés de vingt à quarante ans pour discuter des points communs entre les Inuits des pays arctiques et de la valeur des traditions, des besoins des enfants et de la vie dans les villages isolés.

«Nous devons changer la façon dont nous aidons les familles».

Angutinnguaq Schmidt consacre son travail aux jeunes issus de milieux familiaux difficiles. Il a une formation d'éducateur, a travaillé dans des foyers pour enfants et des institutions d'accueil dans les villes de Qaortoq et Nuuk, et s'est engagé en politique. Car lui aussi a grandi dans des conditions qui n'étaient pas faciles. Il s'est occupé de son grand-père lorsque sa grand-mère est décédée et a été confronté au suicide dans son entourage proche.

Aujourd'hui, Angutinnguaq Schmidt travaille dans un foyer privé pouvant accueillir jusqu'à dix enfants. Actuellement, huit enfants âgés de huit à quinze ans sont pris en charge. Ils vont à l'école, rendent visite à leur famille et passent une grande partie de leur temps dans la nature. L'institution dispose pour cela d'une petite maison à l'extérieur de la capitale Nuuk. Angutinnguaq Schmidt dit qu'il se rend compte qu'il peut faire quelque chose de bien pour lui et les enfants, et que leurs familles en profitent également. Il pense néanmoins pouvoir faire plus. Il espère travailler un jour pour les services sociaux.

Au cours des cinquante dernières années, le Groenland a connu toutes sortes de problèmes sociaux: l'alcoolisme, la toxicomanie, les abus sexuels et la négligence des devoirs d'assistance. C'est pourquoi le besoin d'aide est grand dans tout le pays. «Nous devons surmonter les traumatismes qui nous ont été infligés pendant de nombreuses années», déclare Angutinnguaq Schmidt. Il ne fait pas seulement référence à ceux que les Groenlandaises et Groenlandais ont subis avec la centralisation des années 1960 et 1970, mais aussi à ceux qui remontent plus loin, à l'époque où le Groenland était encore officiellement une colonie danoise.

«Pour résoudre nos problèmes actuels, nous devons changer la manière dont nous aidons les familles», explique Schmidt. Il faut des institutions qui soutiennent toute la famille au lieu d'éloigner les enfants de leur foyer. Car les parents ont aussi des problèmes, et si on les aide, on aide aussi les enfants. Dans les maisons d'accueil familiales, les choses sont plus faciles: on peut y discuter de la manière d'élever les enfants, d'obtenir un revenu sûr et de trouver une stabilité dans la gestion de ses propres émotions.

De quel Groenland Angutinnguaq Schmidt rêve-t-il à l'horizon 2050? Il espère qu'il y aura alors plus de familles qui vivent en harmonie et qui soient épanouies. Que tous les enfants aient les mêmes chances de réussir leur vie. Que la société soit moins divisée. «Il peut se passer beaucoup de choses en 26 ans, car beaucoup de choses ont changé au cours des 26 dernières années». Il faut que l'on se souvienne et que l'on réapprenne ce qu'est une famille qui fonctionne. Pour cela, la société entière doit prendre conscience de sa responsabilité: plus les familles ont une vie stable, plus elles peuvent se soutenir mutuellement. Enfant par enfant, famille par famille, Angutinnguaq Schmidt veut continuer à s'engager pour que les jeunes puissent grandir dans des conditions heureuses.

«Ces modes de vie seront cultivés encore longtemps».

Emma Lennert vient de rentrer d'Upernavik et de Tasiilaq, deux localités de taille moyenne situées au nord-ouest et à l'est du Groenland. Lors de soirées d'information, accompagnées de musique et d'intermèdes comiques, elle a parlé de prévention, de nourriture saine et d'un mode de vie sain, d'une vie avec moins de problèmes de dépendance et plus de résilience mentale. Emma Lennert travaille pour Sorlak, une organisation qui s'engage pour les enfants et les jeunes groenlandais. Son travail la fait voyager dans tout le pays. Mais elle est aussi éducatrice spécialisée à l'école de la ville de Sisimiut, dans le sud du pays, où elle encadre depuis quatre ans de jeunes élèves dans des classes à effectif réduit. Elle aime son métier, dit-elle, parce qu'elle aime voir les élèves progresser. Et voir ce qui se passe dans leur vie.

Emma Lennert a grandi dans une famille très engagée dans la vie communautaire et politique. Comme son père travaillait dans le domaine des finances et de la planification de sa commune, il était naturel pour elle de s'intéresser aux institutions politiques. Aujourd'hui, elle est membre de l'«Inuit Circumpolar Council» (ICC), un organisme qui s'engage pour les droits de la population inuite dans la région polaire et pour l'autodétermination des indigènes, dans les différents pays mais aussi au niveau international. Emma Lennert se rend à des réunions dans toute la région arctique; l'année dernière, l'une d'entre elles a eu lieu à Ilulissat, au Groenland.

Elle pense que des mouvements comme la CPI ont une grande influence sur la politique. Elle souhaite qu'en 2050, les droits des Inuits soient respectés dans tout le Groenland et que les modes de vie changent en conséquence. Les traditions qui se sont perdues doivent être ravivées et trouver leur place dans la vie quotidienne, y compris dans les écoles et sur le lieu de travail.

Elle veut elle-même encourager ce changement en s'engageant en politique et en tant qu'enseignante. Mais le changement passe aussi par le fait que les habitants de l'Arctique s'allient pour s'entraider. En outre, elle souhaite que les droits de chasse soient étendus. Fidèle à la tradition familiale, Emma Lennert aime elle-même chasser et entretenir ainsi les liens amicaux et de parenté. A Sisimiut, où elle habite, les chiens de traîneau font partie de la culture au même titre que les motoneiges. Elle l'affirme sans l'ombre d'une hésitation: «Ces modes de vie seront préservés encore longtemps».

«J'espère que nos traditions ne seront plus stigmatisées».

Artiste, acteur et conteur, Hans-Henrik Suersaq Poulsen a de multiples facettes. Il coud et joue du tambour, chante des chansons traditionnelles et pratique également le chant guttural, une coutume venue du Canada. Pendant que nous parlons, il coud un annoraaq, de ceux qu'on porte aujourd'hui à des occasions spéciales. Initié par sa grand-mère à l'art de confectionner ces vêtements traditionnels, il a eu envie de coudre d'autres choses, par exemple des gants comme ceux que l'on trouve à Qaanaaq, dans le nord du Groenland. Il compte aussi à son actif un annoraaq en peau de phoque.

Lorsque Hans-Henrik Suersaq Poulsen joue des chansons au tambour, il puise dans un répertoire transmis de famille en famille. Le fait qu'il puisse le faire aujourd'hui ne va pas de soi, car avec la colonisation danoise, ce bien culturel a été proscrit car considéré comme primitif. Les tambours ont été détruits, les chants oubliés. Par chance, raconte-t-il, certains documents écrits ont été conservés et certaines familles ont maintenu la tradition en secret.

«J'espère qu'en 2050, nos modes de vie ancestraux ne seront plus stigmatisés». Toutes les familles devraient avoir des traditions à transmettre. Et les héritages du colonialisme devraient disparaître, estime Hans-Henrik Suersaq Poulsen. Il entend par là les «frontières créées par l'homme blanc», ces frontières nationales qui séparent aujourd'hui les Inuits du Canada, de l'Alaska et du Groenland. Il est convaincu qu'il serait bénéfique pour la communauté inuit que les visites soient rendues plus faciles dans l'Arctique dans la mesure où elle partage les mêmes racines, la même histoire et les mêmes traditions.

«Il y a toujours eu une différence entre les villes et les villages isolés».

Ittoqqortoormiit, le village où Charlotte Pike vit avec ses enfants et son mari, est isolé du reste de l'île, sur la côte est. Dans sa commune, elle travaille dans le domaine culturel et dans l'accueil des enfants l'après-midi. Avec son mari, elle a créé une entreprise de tourisme. Au menu: des excursions en motoneige et en traîneau à chiens, ainsi que des repas groenlandais avec des spécialités qu'ils ont chassées et préparées eux-mêmes. Ils ont un accord avec un tour-opérateur international et vendent également leurs produits sur Facebook.

Charlotte Pike rapporte que certaines personnes ont peur de vivre à Ittoqqortoormiit, car il n'y a ni sage-femme ni médecin. Deux infirmiers

sont présents sur place et un médecin passe occasionnellement. Une fois par an, voire deux fois si les habitantes et habitants ont de la chance, un dentiste vient leur rendre visite. Pour les naissances, il faut se rendre dans la capitale, de l'autre côté de l'île. Au moins, à Ittoqqortoormiit, les déchets de toilette sont incinérés et les ordures ménagères sont triées, mais cela ne suffit pas à Charlotte Pike. Le village manque d'infrastructures et elle veut changer les choses. C'est pourquoi elle a décidé de se lancer dans la politique. «Il y a toujours eu une différence entre les villes et les villages isolés. Les députées et députés ne savent rien de nous mais décident de ce qui est le mieux pour nous. Il faut que cela change».

Après avoir fait ses débuts en politique au niveau communal, Charlotte Pike a siégé au parlement groenlandais pour le parti Inuit Ataqatigiit («communauté des gens»). Elle souhaite par exemple que les conventions sur les lignes aériennes, en vigueur depuis dix ans, changent bientôt. En Islande, de meilleures prestations ont été négociées pour la population. Pourquoi ne pas en tirer des leçons? Charlotte Pike parle en connaissance de cause: lorsqu'elle était politicienne et qu'elle devait se rendre chaque mois à Nuuk, la capitale, le déplacement lui prenait à chaque fois de deux ou trois jours, la faisant passer par Akureyri et Keflavík, en Islande, avant d'arriver de l'autre côté de l'île.

Les prix des billets étaient presque astronomiques, la vie de famille a souffert, d'autant plus que son mari qui est chasseur s'absente parfois lui aussi de la maison pendant des jours. Malgré la possibilité de faire des réunions en ligne, Charlotte Pike a mis un terme à sa carrière politique. Tous deux ont estimé qu'il valait mieux passer plus de temps ensemble. Ils sont convaincus qu'il est possible de trouver d'autres moyens de faire quelque chose pour leur communauté.

«J'espère qu'en 2050, les droits humains seront une priorité au Groenland». En disant cela, Charlotte Pike fait allusion aux personnes vivant dans des localités reculées et que leurs communautés prospèrent. Actuellement, de plus en plus de Groenlandaises et de Groenlandais s'installent dans les grandes villes comme Nuuk. Cette centralisation freine le développement des petits villages ou le met carrément à l'arrêt.

Dans leur région, les ressources naturelles offrent de nombreuses possibilités de gagner de l'argent, explique Charlotte Pike. Mais les autochtones se voient refuser cette perspective. Une entreprise étrangère est justement en train de prospecter du pétrole dans ces terres. «Nous n'avons pas été informés, nous n'avons pas été consultés. Nous ne pouvons plus rien y changer». Elle espère donc qu'en 2050, les autochtones - «les propriétaires légitimes» - pourront subvenir à leurs besoins grâce aux ressources naturelles. Mais cela n'arrivera que si les Groenlandaises et les Groenlandais bénéficient d'une bonne formation et parviennent à se faire entendre.

Née en 1982, AneMarie Ottosen est titulaire d'une licence en pédagogie et a étudié à l'école d'art dramatique du Groenland. Elle travaille aujourd'hui au Théâtre national du Groenland à Nuuk, écrit des pièces de théâtre et a également participé à plusieurs productions cinématographiques en tant qu'actrice. AneMarie Ottosen a soutenu l'ALPS lors du tournage à Nuuk et a servi d'interprète sur place.

Le Groenland, c'est 56 400 personnes réparties sur un territoire de pas moins de deux millions de kilomètres carrés. Comme l'inlandsis couvre la plus grande partie de l'île, les milieux bâtis se concentrent sur les côtes escarpées, principalement dans l'ouest, de Qaanaaq au nord à Nanortalik au sud. Cependant, ce qui a le plus marqué la construction et la vie au Groenland ces dernières années, ce n'est pas la glace, mais une influence extérieure: la puissance coloniale danoise a pratiqué une politique de peuplement et de relocalisation visant à prescrire à la population des conditions de vie urbaines tout en imposant la culture danoise à un pays apparemment réticent.

En réalité, l'urbanisation planifiée était difficilement compatible avec le mode de vie semi-nomade traditionnel des Inuits. C'est particulièrement vrai pour les blocs d'habitation construits dans les années 1950 et 1960, qui étaient totalement inadaptés à cette vie et ont engendré de graves problèmes au sein de la société groenlandaise. Aujourd'hui, à l'ère de l'autodétermination groenlandaise, l'urbanisme offre une toute autre possibilité en encourageant une forme de «construction nationale» plus inclusive, qui fonctionne de bas en haut plutôt que l'inverse.

Six mille nouvelles maisons

Après la Seconde Guerre mondiale, le Danemark a défini de nouvelles priorités pour sa politique au Groenland: le bien-être social et les changements infrastructurels. Ces deux éléments faisaient partie des efforts pour «moderniser» à la fois le pays et la société des Inuits, c'est-à-dire les occidentaliser. Cet objectif a été ancré dans un programme nommé «G50», adopté par le gouvernement colonial danois en 1950. La mise en œuvre a été confiée à la «Grønlandskommission», remplacée ensuite par la «Grønlands Tekniske Organisation» (GTO).

Depuis 1953, le Groenland n'est plus formellement une colonie, mais une partie du Danemark. Pourtant, le processus de colonisation s'est intensifié: la GTO a contraint les Inuits à s'installer de manière permanente dans des logements dits modernes. Six mille nouvelles maisons étaient censées remplacer l'ensemble du parc immobilier au Groenland. Le Danemark souhaitait ainsi urbaniser la société inuit et «améliorer» les conditions de vie. Faisant suite au «G50», le programme «G60» visait à concentrer le développement économique sur la capitale Nuuk (alors encore appelée Godthåb) ainsi que sur les villes de Paamiut, Sisimiut et Maniitsoq.

Tous ces plans dépendaient des subventions du gouvernement danois, qui ont connu une croissance exponentielle de 1950 à 1962, passant de 28 millions de couronnes danoises par an à 109 millions. Bien que beaucoup d'argent ait afflué au Groenland, les voix de la population ont été ignorées. Jusqu'aux années 1970, le personnel de la GTO était principalement d'origine danoise. Rien ou presque n'a été entrepris pour former une main d'œuvre qualifiée au plan local. Spécialisée ou ouvrière, la main d'œuvre danoise venait en majeure partie s'établir temporairement au Groenland pendant les phases de construction. Pendant ce temps, la modernisation forcée et l'exclusion des Inuits des décisions politiques ont entraîné de nombreux problèmes sociaux au sein de la population, du stress psychologique, des taux accrus d'alcoolisme et de violence domestique, ainsi qu'un état de santé globalement médiocre. Bien que la colonisation ait apporté certains avantages au Groenland, tels qu'une infrastructure moderne et un certain confort, elle a donc aussi pu être traumatisante pour les Groenlandaises et les Groenlandais.

Le régime des couleurs

Le problème de la politique de colonisation et de logement n'était pas seulement lié aux principes d'urbanisme importés de l'extérieur, mais aussi dans aux esthétiques et aux modèles d'ordre tout aussi étrangers au pays. Au début des années 1950, les autorités ont défini environ quarante types de maisons qui pouvaient être réalisées avec un soutien financier. Les différences entre les constructions standard résultaient de leur fonction et parfois de leur emplacement. Dans la plupart des cas, il n'y avait ni eau courante ni système d'égouts, et les maisons étaient relativement éloignées les unes des autres, à une distance visant à empêcher la propagation d'incendies.

Pour faciliter la fabrication et le montage, les quarante types de maisons ont été réduits à environ huit en 1955, et standardisés davantage. Ces nouveaux modèles comprenaient également des cuisines et des toilettes relativement modernes. Dans les années 1970, 1980 et 1990, la typologie a été renouvelée et baptisée «illorput». Aujourd'hui, une part significative de la population groenlandaise vit encore dans de telles maisons.

Elles sont principalement en bois, mais comme on n'en trouvait pas au Groenland, les bâtiments préfabriqués devaient être importés du Danemark. C'est également du Danemark que provient le schéma de couleurs utilisé pour marquer et catégoriser le milieu bâti. Ainsi, les bâtiments commerciaux et institutionnels étaient peints en rouge, les hôpitaux en jaune, les postes de police en noir, les installations de télécommunication en vert, et les usines de transformation du poisson et les bâtiments de l'approvisionnement en eau potable en bleu.

Comme dans d'autres relations coloniales, la couleur était aussi un moyen de domination au Groenland. Dans certains endroits, l'affectation des bâtiments selon la couleur a été maintenue jusqu'à aujourd'hui. Mais la signification attribuée aux façades colorées évolue. Porteuses d'une valeur touristique dans la perception publique, elles sont également utilisées pour de nouvelles constructions, non plus comme un symbole du régime colonial, mais comme une expression d'une tradition.

Une capitale particulière

Pour se faire une idée du développement de la construction résidentielle et urbaine au Groenland en un seul endroit, la capitale Nuuk offre un condensé éloquent. L'histoire commence avec les maisons préfabriquées des années 1950, se poursuit avec la construction industrielle de nouveaux logements sous la GTO et débouche sur la combinaison de projets immobiliers publics et privés qui forment l'horizon de la ville, de plus en plus vertical.

Nuuk est une capitale particulière. Petite en comparaison internationale, elle remplit pourtant les fonctions d'une métropole plus grande, abritant notamment un parlement et une université. En 2020, 18 000 personnes vivaient à Nuuk, soit près d'un tiers de la population totale du Groenland. À titre de comparaison, le Royaume-Uni est généralement considéré comme un pays dominé par sa capitale alors qu'en 2019, environ 14 % de la population vivait à Londres. Ces chiffres soulignent le poids disproportionné que Nuuk a en termes de géographie et de démographie au Groenland.

Base commerciale et de mission à l'origine, Nuuk a rapidement tissé sa toile urbaine pour se donner des airs d'agglomération comme on en connaît en Europe. Cependant, il n'y a ici que peu de jardins, presque pas d'arbres et point de clôtures autour des maisons. Le terrain appartient à l'État, qui se porte garant pour que la zone urbaine soit entièrement accessible par des chemins piétonniers et que les quartiers résidentiels soient reliés tant au centre-ville qu'aux environs.

Bien que le nombre de voitures augmente, la plupart des habitantes et habitants de Nuuk continuent de gérer leur quotidien à pied. L'accès à la nature est essentiel pour la culture urbaine, mais alors qu'une partie de la population active se consacre à des activités économiques traditionnelles comme la chasse ou la pêche, la majorité voit simplement dans les fjords et les montagnes alentours des espaces de récréation. En ville, l'espace autour des maisons est utilisé pour stocker des bateaux, des motoneiges ou de l'équipement de pêche. Aux yeux des visiteuses et visiteurs venant d'ailleurs, ces pratiques contrastent avec les bâtiments modernes et industriels qui composent en grande partie Nuuk.

A Nuuk, mais aussi dans les autres grandes localités du pays, le marché du logement rend difficile l'accès à un chez-soi pour les jeunes Groenlandaises et Groenlandais. Le manque de logements affecte leur mobilité à la fois géographique et sociale. Ainsi, les jeunes ont peu de possibilités d'accueillir une famille grandissante. Parmi les conséquences de ce manque de logements figure l'émigration. D'où une situation de détresse, dont un artiste groenlandais ayant vécu un certain temps à Copenhague a été témoin: «Les appartements sont généralement proposés à des gens de l'étranger qui souhaitent travailler à Nuuk, mais rarement à des locaux, alors souvent contraints de quitter leur ville.» Certains métiers et secteurs

sont donc privilégiés en matière de logement, perpétuant une réalité historique: ce sont encore une fois les élites groenlandaises (politiques et entrepreneuriales) ainsi que les consortiums internationaux (principalement du secteur des ressources naturelles) qui ont les moyens de s'établir sur ce marché du travail, et donc l'opportunité de façonner l'avenir du pays, de prendre les décisions et de donner corps à leur vision d'avenir.

A Nuuk, tout ce qui a mal tourné dans les projets de construction du passé est visible au grand jour. En même temps, quatre études de cas montrent comment l'architecture est parvenue – ou pas – à créer une interaction avec son environnement, à favoriser la vie communautaire et à renforcer les individus.

Exemple 1:

La plus grande maison de tout le Groenland

Un bâtiment à Nuuk est emblématique des efforts visant à reloger les Inuit dans des logements modernes et de nouvelles villes industrielles: le «Blok P». Les premières parties de ce complexe résidentiel étaient destinées aux travailleurs invités du Danemark. Une fois achevé en 1966, complété par d'autres parties d'habitations, il se profilait comme le plus grand bâtiment du pays avec ses deux cents mètres de long, ses cinq étages et ses 320 appartements abritant un pour cent de la population groenlandaise.

Au début, le confort moderne de cet endroit en faisait un lieu prisé, et bien des enfants ont coulé des années heureuses au Blok P. «Beaucoup ont eu une vie harmonieuse ici, une vie vraiment bonne», a déclaré en 2012 une représentante de l'administration, «mais d'autres ont eu une période difficile. Le Blok P est l'incarnation du meilleur et du pire.» En effet, les couloirs étaient trop étroits pour les personnes portant des vêtements d'hiver encombrants, et il n'y avait de place ni pour les traîneaux ni pour les chiens de traîneau. De nombreux résidents avaient du mal à adapter leur mode de vie aux contraintes de l'immeuble. De plus, l'entretien faisait défaut. Pour reprendre les mots du journaliste Philip Lauritzen, «le Blok P offrait des toilettes et de l'eau courante pour tout le monde, mais il est rapidement devenu une poudrière sociale». Certes moderne, l'architecture importée au Groenland ne correspondait pas aux conditions locales.

En 2010, les coûts d'entretien élevés et la mauvaise réputation du bâtiment ont conduit les autorités municipales et régionales à décider sa démolition. Deux ans plus tard, le Blok P n'était plus. Si l'architecture moderniste symbolisait le colonialisme danois, la fin du Blok P est devenue un symbole de l'autodétermination du peuple groenlandais.

Exemple 2:

Villages arctiques

Dans les années 1970 et 1980, la ville de Nuuk s'est étendue au-delà de ses limites du milieu du siècle vers le reste de la péninsule. Inspirée par les tendances architecturales danoises de l'époque, l'habitat suburbain dans ces nouveaux quartiers porte une empreinte postmoderne. Divers projets attribuaient des coloris individuels aux différents groupes de maisons, contrastant délibérément avec l'architecture moderniste uniforme des années 1960, l'ère du Blok P. Le nouveau quartier de Paarnat, par exemple, a été composé à partir de quatre groupes de bâtiments de trois à quatre étages, disposés autour de terrains de jeux. Les maisons en bois étaient de hauteurs variées, et la disposition des bâtiments s'adaptait au terrain rocheux.

Derrière cet urbanisme dense et villageois se cachait la volonté de promouvoir la vie communautaire et de créer des lieux de rencontre informels. En même temps, ce modèle traduisait un idéal imaginé par les bureaux d'architectes danois: les espaces communautaires étaient la réponse à un modernisme réputé sans âme. Cependant, les projets étaient conçus sans connaissance des réalités groenlandaises, reproduisant simplement une ruralité selon des modèles européens traditionnels. Et pourtant, la prise en compte du paysage et des habitudes de vie locales, l'attention portée aux détails architecturaux ainsi que le bon entretien ont fait de Paarnat un quartier résidentiel resté populaire jusqu'à aujourd'hui.

Exemple 3:

Gratte-ciel dans la carrière

A la démolition du Blok P en 2012, les résidentes et résidents ont été relogés à Qinnqorput, un nouveau quartier sur la terre ferme. Cependant, aucune influence ne leur a été accordée quant à la conception de leurs futurs logements, et beaucoup ne voulaient pas déménager en raison des loyers plus élevés et de la perte de leur communauté.

Suloraq est la plus connue des localités de ce nouveau quartier. Construite entre 2010 et 2013, elle se compose de dix tours de huit étages. Cette manière de construire avait les faveurs du gouvernement groenlandais car elle permettait de créer des logements de manière rationnelle et économique. Erigés sur ce qui était autrefois une carrière, les bâtiments se trouvent sur une colline aplatie et sans végétation. La vue sur le centre-ville est spectaculaire, mais en raison de l'exposition de l'emplacement, toute tentative d'y aménager des terres cultivables serait vaine puisque l'humus serait aussitôt balayé par les vents, tout comme les bancs, trampolines et autres objets sans ancrage fixe.

Au lieu de cela, un jardin de pierre sans voitures a été créé sur ce site, avec des aires de jeux et des sculptures. Les dix tours symbolisent la politique autonome d'un gouvernement national renforcé. Elles sont appréciées des personnes recherchant à Nuuk quelque chose de différent des logements sociaux vétustes datant des décennies passées.

Exemple 4:

La tradition mène-t-elle vers l'avenir?

Le quartier de Qasigiannqut/Nødhavn a été construit en 2022/23. Il s'agit d'une première: ce tout nouveau quartier a été conçu conjointement par un promoteur privé et un architecte. Le site est organisé autour d'un parking central et comprend des logements en propriété, en location et en coopérative, dans des maisons individuelles et collectives. L'ensemble du projet, ainsi que les bâtiments individuels, ont été soigneusement adaptés au terrain existant.

Les bâtiments présentent un aspect globalement moderne, souligné par leurs toits inclinés d'un côté. En même temps, leurs couleurs évoquent les petites maisons colorées qui sont dispersées dans le paysage rocheux du Groenland. Bien que cette palette de couleurs remonte à l'époque coloniale, Qasigiannqut le démontre: au Groenland, elle est aujourd'hui largement perçue comme le symbole d'une urbanité chaleureuse, authentique et «traditionnelle». Ce trait-d'union avec le passé va encore plus loin: des jardins privés comme on en trouve encore dans les anciens quartiers résidentiels ont été autorisés sur le plan cadastral.

Cependant, ces références historiques ont également suscité des mécontentements dans les cercles politiques les plus critiques de Nuuk. Dans le cas de Qasigiannqut, le nouveau quartier, avec ses maisons élégantes et sa vue imprenable faisant le bonheur de la classe aisée, a carrément remplacé un port, y compris les places à sec. Ces infrastructures avaient jusqu'alors rendu possible la pêche et la chasse traditionnelles à proximité du centre-ville.

Des infrastructures pour l'ère postcoloniale

Environ sept décennies se sont écoulées entre l'esquisse des plans du Blok P et l'achèvement du nouveau quartier de Qasigiannqut. Au cours de cette période, le contexte politique et économique dans lequel s'inscrivent l'urbanisme et l'architecture a considérablement évolué. Ce changement se traduit en partie par la formation d'une société urbaine, qui contraste avec le mode de vie largement rural des époques passées. En tant que ville arctique, Nuuk a connu d'immenses transformations architecturales en peu de temps et continue de les connaître, restant en prise à la fois avec son passé colonial et les conditions climatiques exigeantes.

L'expansion de Nuuk vers le sud-est est actuellement reportée. L'accent est mis sur un développement de la capitale par l'intérieur, sur la densification ainsi que sur la rénovation et l'assainissement du bâti des années 1960 et 1970. De plus, la ville fait face au défi de transformer une ancienne zone industrielle près du centre en un quartier à usage mixte doté de constructions résidentielles compactes.

L'urbanisation au Groenland est liée à des processus historiques souvent de l'influence des populations concernées. Lorsque la colonisation par le Danemark a commencé en 1721, elle a profondément transformé la culture locale du Groenland, au point que les Inuit risquaient de perdre leurs attaches avec l'environnement. La relation entre les deux pays, étroite et à la fois tendue, se reflétera probablement encore longtemps dans le milieu bâti, surtout si les matériaux, le génie-civil et le savoir-faire architectural du Danemark continuent de marquer de leur empreinte les bâtiments, les routes et les quartiers du Groenland.

Cela se ressent particulièrement à Nuuk, qui attire des bureaux d'architecture et de design de l'étranger à mesure que les investissements internationaux se multiplient. Une tendance due en partie au manque d'entreprises locales à même de prendre les rênes et de s'engager dans des projets répondant aux besoins sociétaux et écologiques sous ces latitudes.

Partout dans l'Arctique et au-delà, les populations indigènes ayant acquis la souveraineté sur leurs terres construisent des infrastructures qui leur conviennent mieux que celles créées par les puissances coloniales. Au Groenland aussi, il est temps de comprendre les processus ayant donné forme aux milieux bâtis et de suivre de nouvelles voies pour appréhender et façonner cet environnement. A la clé: une plus grande intégration doublée d'une meilleure participation, sans oublier une approche plus adaptée aux conditions climatiques.

Bert De Jonghe, né en 1992 à Bruges, en Belgique, est un architecte paysagiste et le fondateur du bureau de design Transpolar Studio. Son travail se concentre sur l'architecture paysagère, l'urbanisme et le design dans les régions arctiques, avec un accent particulier sur les défis et les opportunités en lien avec le climat extrême et l'isolement géographique. Actuellement, Bert De Jonghe enseigne entre autres à l'Université Harvard et à l'Université de Toronto.

Peter Hemmersam, né en 1969, a grandi à Copenhague. Architecte et professeur au département d'urbanisme et d'architecture paysagère de l'École d'architecture et de design d'Oslo, il dirige le Centre de recherche urbaine et paysagère. Il se consacre également à l'urbanisme dans l'Arctique.

Lectures complémentaires

Peter Hemmersam: *Making the Arctic City. The History and Future of Urbanism in the Circumpolar North.* London/New York/Dublin 2021.

Lotte M.B. Jensen et al. (éd.): *Proceedings of the 10th Artek Event. Urbanisation and Infrastructure in the Arctic. Challenges to Sustainability.* Sisimut/Kongens Lyngby 2014.

Bert De Jonghe: *Inventing Greenland. Designing an Arctic Nation.* New York/Barcelona 2022.

Per F. Skjelbo: *Og så vender vi kajakken? Om bosætning, planlægning og arealforvaltning i Grønland.* Aalborg 1995.

Axel Kjær Sørensen: *Denmark-Greenland in the Twentieth Century.* Charlottenlund 2007.

Le Groenland, le Danemark
et l'héritage colonial
L'exceptionnalisme n'a plus
d'avenir

Ebbe Volquardsen

Lors de la 60e Biennale de Venise, l'édition de 2024, une première a eu lieu au pavillon danois: pour la première fois, des œuvres d'un artiste groenlandais, des images du photographe Inuuteq Storch, y ont été présentées. Au même moment, la Banque nationale danoise lançait un appel public à voter pour les motifs d'une nouvelle série de billets de banque.

Le choix comportait entre autres un portrait d'Arnarulunnguaq, membre du peuple indigène Inughuit du nord du Groenland. Arnarulunnguaq avait participé entre 1921 et 1924 à la cinquième expédition Thulé, qui avait rallié le Groenland à l'Alaska en passant par le nord du Canada et qui avait permis de documenter pour la première fois les liens de parenté et les itinéraires de migration historiques de tous les Inuits de la région autour du pôle Nord. Centrée sur les héros masculins, l'historiographie avait cependant relégué Arnarulunnguaq au rang de timide assistante de l'explorateur polaire Knud Rasmussen.

Ces deux actualités reflètent une même tendance: les Groenlandaises et Groenlandais sont de plus en plus souvent représentants des institutions danoises, que ce soit symboliquement ou concrètement. Petit à petit, et sans faire trop de bruit, le Danemark officiel se positionne ainsi comme l'État fédéral postcolonial qu'il est de facto depuis 1979, année de l'introduction de l'autonomie groenlandaise. Comme de juste, le groenlandais est depuis peu une langue de travail au Parlement de Copenhague. Afin de montrer à ses collègues danois les défis linguistiques qui font partie du quotidien de beaucoup de Groenlandaises et Groenlandais, Aki-Matilda Høegh-Dam, l'une des deux députées groenlandaises, a tenu un discours dans sa langue maternelle. Cette intervention a d'abord été critiquée comme une provocation, mais Høegh-Dam a réussi à convaincre la présidence du Parlement d'autoriser à l'avenir les interventions en groenlandais et de mettre à la disposition des députées et des députés des moyens pour les traductions. En fin de compte, Aki-Matilda Høegh-Dam a même remporté un prix, celui du «meilleur discours danois» de l'année. Dès 2024, les discours en groenlandais sont reconnus comme des discours danois.

Tout le monde devrait devenir danois

La dernière fois que le Danemark s'est considéré comme un État multi-ethnique et multilingue, c'était il y a au moins 150 ans: jusqu'au milieu du XIXe siècle, la monarchie scandinave était un empire de taille moyenne avec des colonies sur presque tous les continents. La Norvège, le Schleswig-Holstein et l'Islande faisaient également partie du condominium appelé «helstaten». Avec la perte successive de ces territoires, le Danemark a changé de profil pour progressivement se considérer comme un État national ethniquement homogène. Ce vaste chapitre a largement alimenté les travaux de recherche en histoire culturelle. Le Groenland, la dernière colonie restante, a été intégré à l'État en 1953 en tant que province ayant formellement les mêmes droits que les autres. Mais beaucoup de Groenlandaises et Groenlandais ont paradoxalement vécu l'évolution qui s'en suivit comme le véritable début d'une domination coloniale étrangère. En effet, la politique groenlandaise du Danemark des décennies d'après-guerre visait à assimiler les indigènes à un mode de vie européen et à en faire, comme on le disait parfois, des «Danois du Nord». Cela n'avait pas seulement pour but de suggérer aux Nations Unies, qui réclamaient la décolonisation, qu'en raison du contact culturel séculaire les peuples danois et groenlandais ne faisaient qu'un. Ces mesures correspondaient également à l'image d'une nation culturelle homogène sur le plan ethnique et progressiste sur le plan social, que le Danemark se persuadait d'avoir. Des conflits ethniques et des luttes violentes pour l'indépendance étaient une réalité ailleurs, se disait-on, mais les Groenlandaises et Groenlandais allaient bientôt comprendre le privilège d'être Danoises et Danois, d'avoir la citoyenneté d'un des pays les plus riches du monde, doté d'un système de sécurité sociale que beaucoup lui enviaient.

Cette hypothèse s'est avérée être une erreur. Depuis quelques années, le caractère systématique des abus commis par l'État à l'encontre des Groenlandaises et des Groenlandais au cours des décennies de politique d'assimilation est de plus en plus manifeste. Les similitudes avec le traitement réservé aux Aborigènes en Australie, aux Maoris en Nouvelle-Zélande

ou aux Premières nations au Canada sont évidentes. Lorsque l'art groenlandais est présenté dans des expositions danoises, que des Groenlandaises et des Groenlandais figurent sur des billets de banque danois et que des discours sont prononcés en groenlandais au parlement danois, l'État danois affirme comme jamais le caractère multiethnique de l'union postcoloniale que le Danemark central forme avec le Groenland (et les îles Féroé). En même temps, il se distancie de la politique d'assimilation malavisée des décennies d'après-guerre, qui visait à masquer, voire à faire disparaître la diversité culturelle et linguistique. Et pourtant, la résurgence forcée d'une identité globale à la «helstaten» réveille également les souvenirs de l'époque impérialiste, lorsque la monarchie se considérait comme un État plurinational dont les sujets vivaient sur quatre continents et utilisaient une multitude de langues.

L'avenir de l'union fait débat

Les réactions groenlandaises aux efforts d'acteurs danois pour consolider l'union avec le Groenland dans un esprit plus respectueux sont donc ambivalentes. Certes, l'opinion publique accueille favorablement les événements symboliques tels que les prix décernés aux artistes, aux sportives et sportifs, aux femmes et hommes politiques groenlandais. Plus récemment, la visite du nouveau couple royal danois a reçu un accueil majoritairement favorable. Mais la plupart des Groenlandaises et Groenlandais veulent bien plus qu'un simple ravalement de façade: l'union avec le Danemark doit être remplacée par une nouvelle forme de coopération qui permette au Groenland de devenir un État à part entière, sans pour autant couper les liens avec Copenhague.

C'est ainsi qu'en 2023, une commission a présenté au gouvernement de Nuuk un projet de constitution pour un Groenland souverain. Au printemps 2024, le Parlement a également décidé à une large majorité d'examiner les conditions d'une activation de l'article 21 de la loi sur l'autonomie. Cette étape entraînerait l'entame de négociations concrètes sur la séparation formelle du Groenland de l'État danois. On parle par exemple d'un accord de libre association sur le modèle de certains États insulaires post-coloniaux du Pacifique. Il y a quelques années encore, ces réflexions étaient considérées comme des chimères.

De part et d'autre de l'Atlantique Nord, on discute donc de l'avenir de l'Union. Les objectifs sont loin de faire l'unanimité. A Copenhague, on semble avoir compris qu'une relation fructueuse avec l'ancienne colonie passe par une cohabitation plus respectueuse et une identité étatique plus inclusive. C'est dans cet esprit que l'on travaille à l'amélioration des relations avec le Groenland. Mais cet engagement arrive un peu tard, car de nombreux habitants de Nuuk estiment que le moment est venu de faire un pas supplémentaire vers l'autonomie de l'État et de dissoudre l'union avec le Danemark dans sa forme actuelle. Pour comprendre les dynamiques complexes des deux côtés, il est utile de se remémorer quelques développements politiques de ces dernières années. Elles ont toutes en commun de signifier un abandon progressif de l'exceptionnalisme colonial.

Ce terme désigne une idéologie politique qui faisait passer le colonialisme danois pour une entreprise bienveillante, humaine, voire inoffensive en comparaison avec l'attitude des autres empires européens dans leurs colonies. Comme tous les pays scandinaves, le Danemark se considérait comme une nation à part dans le monde moderne, une société exceptionnellement pacifique et charitable, l'incarnation sans précédent d'une politique solidaire, égalitaire et progressiste. Le Nord était considéré comme le «bon occident», et pour des pays comme le Danemark, cet idéal est devenu une évidence nationale, nonobstant le fait que les Scandinaves avaient aussi participé à l'exploitation coloniale, au commerce transatlantique de l'esclavage et à l'oppression des minorités ethniques.

Le Groenland doit-il être reconnaissant ?

En fait, cette identité, pétrie par la conviction d'être un cas à part, semble souvent faire obstacle à une réorientation des relations entre le Danemark et le Groenland. Elle est d'autant plus difficile à surmonter que tous les projets coloniaux, et pas seulement celui du Danemark, ont été légitimés

par la croyance en une supériorité morale et culturelle. Les colonisateurs se considéraient comme investis d'une mission de civilisation. Dans le cas danois, la pensée exceptionnaliste servait en outre à maintenir l'idée d'un État-providence fondé sur l'égalité et les droits humains, même si la propre histoire coloniale contredisait ces valeurs.

Démontrer le caractère idéologique de l'exceptionnalisme, c'est toucher au cœur de l'identité nationale. C'est pourquoi la simple référence au colonialisme et au racisme suffit parfois à déclencher des réflexes de défense indignés de la part de la société majoritaire. Même si certaines mesures politiques se sont révélées erronées par la suite, elles ont été prises avec la meilleure volonté du monde, entend-on régulièrement. L'intention de la mise en œuvre prime sur l'expérience des personnes concernées et rend ainsi difficile pour les Groenlandaises et les Groenlandais de participer sur un pied d'égalité à l'analyse critique de leur propre histoire.

La subvention annuelle d'un demi-milliard d'euros, par laquelle le Danemark contribue au budget groenlandais et maintient le pays dans la dépendance, a souvent été perçue comme un acte altruiste. Les demandes insistantes du Groenland pour l'autonomie et le traitement des injustices pendant et après l'époque coloniale ont d'ailleurs été interprétées au Danemark comme un manque de reconnaissance. Certaines discussions désagréables ont ainsi pu être étouffées dans l'œuf.

Alors président américain, Donald Trump, a coupé court à ce genre d'arguments. En 2019, il a proposé à la Première ministre danoise Mette Frederiksen d'acheter le Groenland. Même si l'offre passait outre le droit à l'autodétermination du peuple Groenlandais et qu'elle était aussitôt rejetée avec fracas, elle montrait clairement où se situaient et se situent les intérêts des États-Unis au Groenland. Il s'agit du passage du nord-ouest à travers l'Arctique, qui s'ouvre avec le réchauffement climatique et raccourcit de cinq mille kilomètres la route maritime entre l'Europe et l'Asie. De plus, le Groenland dispose de terres rares si importantes pour l'industrie électronique et la transition énergétique alors que les États-Unis sont guettés par une pénurie en raison de la guerre commerciale avec la Chine. Enfin, la situation stratégique de la base aérienne américaine de Pituffik (appelée «Thule Air Base» jusqu'en 2023) au nord du Groenland gagne encore en importance, d'autant plus que la Russie et la Chine renforcent leurs activités dans l'Arctique.

La décolonisation d'une légende

Au final, la manœuvre de Trump a forcé le Danemark à reconnaître que les paiements annuels à Nuuk ne devaient pas être vus comme des dons bien intentionnés, mais comme la valeur marchande de ce que les nations sont prêtes à payer pour une présence militaire et commerciale au Groenland. Or il s'est avéré que le Danemark payait relativement peu pour assurer sa position géopolitique. Cette constatation remet en question les récits séculaires sur le peuple danois bienveillants et le peuple groenlandais ingrat, et permet aux Groenlandaises et aux Groenlandais d'aborder avec plus d'assurance les futures négociations sur les nouvelles étapes vers l'autonomie.

Le 21 juin 2020 restera également gravé dans les mémoires: dans la nuit de la fête nationale du Groenland, des activistes inconnus ont recouvert de peinture rouge la statue du missionnaire Hans Egede, qui surplombe le port historique de Nuuk, et ont inscrit sur le socle du monument l'appel «Décolonisez!» ainsi que des motifs de tatouages traditionnels inuits, autrefois bannis par l'Église, mais qui connaissent depuis quelque temps un regain de popularité. Egede avait lancé la colonisation du Groenland en 1721. Comme il voulut convertir du catholicisme au protestantisme les descendantes et descendants de colons médiévaux scandinaves, mais qu'il ne les trouva nulle part, il se rabattit sur l'évangélisation des Inuits. Tel est le récit à la fois comique et facile à réfuter que l'histoire populaire relaie aujourd'hui encore. Variation de l'exceptionnalisme colonial, il donne à la colonisation un caractère imprévu et innocent.

Les agissements contre la statue d'Egede seraient anecdotiques s'ils n'avaient pas déclenché un débat qui dure encore aujourd'hui, coïncidant avec des mouvements mondiaux comme «Rhodes Must Fall» et «Black

Lives Matter». L'enjeu, outre la décolonisation politique, est une décolonisation mentale. Au Groenland, où la population indigène a atteint un niveau d'autodétermination politique relativement élevé, la décolonisation a longtemps été assimilée à un processus formel d'autogestion et à une plus grande autonomie politique. En revanche, les discussions sur les mécanismes plus subtils qui permettent aux structures coloniales de perdurer sont restées taboues, tout comme les demandes d'abandon des modes de pensée coloniaux et des traumatismes transmis de génération en génération. Ces débats semblent désormais avoir atteint une masse critique, notamment grâce à l'insistance d'une jeunesse connectée à l'échelle mondiale.

C'est n'est donc peut-être pas qu'une coïncidence si, en 2021, la psychologue Naja Lyberth a pour la première fois exprimé publiquement le soupçon que ce qui lui était arrivé au Groenland lorsqu'elle était jeune fille pouvait être systématique. Lyberth s'était fait poser un stérilet contraceptif sans le consentement de ses parents. Des recherches menées par la radio danoise ont révélé qu'entre 1960 et 1991, lorsque le Danemark était responsable de la santé publique, au moins 4 500 Groenlandaises, parfois très jeunes, soit la moitié des femmes en âge de procréer, avaient subi de telles agressions. Ce que des milliers de femmes avaient vécu pendant des décennies comme un traumatisme personnel sans connaître l'ampleur réelle du scandale s'est révélé être un programme ordonné par l'État. L'objectif était de réduire la croissance démographique au Groenland, et les interventions constituaient déjà en 1960 une violation des droits humains des femmes concernées. Depuis 2023, une commission d'experts mise en place par les gouvernements du Groenland et du Danemark se penche sur le scandale. De nombreuses femmes, parfois âgées, ne veulent toutefois pas attendre le résultat du rapport: elles ont porté plainte contre l'État danois pour obtenir des dommages et intérêts. Une première, puisqu'au Danemark, les violations systématiques des droits humains n'avaient encore jamais été portées devant un tribunal.

Récemment, certaines victimes de la politique d'assimilation ont suivi cette même voie. Ce sont des «sans-pères légaux» ainsi que des Groenlandaises et Groenlandais ayant enduré des pratiques d'adoption douteuses. Jusque dans les années 1970, les enfants nés hors mariage, dont les pères étaient souvent danois, n'avaient pas le droit d'identifier leur père biologique et d'hériter de lui. Durant cette période, comme l'ont montré d'autres révélations, des centaines d'enfants ont en outre été adoptés au Danemark sans que leurs parents groenlandais biologiques aient été informés de la portée de cette démarche. Dans la société groenlandaise, le terme d'adoption avait une autre signification: les familles nombreuses confiaient souvent temporairement leur progéniture à des proches ou à des connaissances sans enfants, sans pour autant exclure la possibilité de réunir la famille par la suite.

Le paradoxe de l'intégration

Alors que le gouvernement danois n'avait pas encore vu de raison de participer à une «commission de réconciliation» initiée par le Groenland en 2013, la Première ministre Mette Frederiksen s'est rendue à Nuuk en 2022 pour demander officiellement pardon aux survivants de «l'expérience» de 1951, en référence au cas d'abus de politique coloniale le plus connu au niveau international. Des enfants avait alors été envoyés de force au Danemark et séparés durablement de leurs familles afin d'en faire de futurs travailleurs performants grâce à une éducation danoise.

En 2022, ces faits sont encore largement présentés comme une exception regrettable survenue dans le cadre d'une politique de modernisation par ailleurs réussie, toujours en cohérence avec l'exceptionnalisme colonial. Pourtant, deux ans plus tard seulement, notamment à la suite des révélations sur les scandales de la spirale et de l'adoption, il apparaît comme l'un des nombreux exemples d'un système sociopolitique qui a fait subir à la majorité des Groenlandaises et Groenlandais ayant grandi dans l'après-guerre une mise sous tutelle, un déplacement involontaire et des abus de la part des autorités. La participation à une commission de recherche de grande envergure, qui doit se pencher sur toutes les mesures de la politique danoise au Groenland ayant encore des répercussions aujourd'hui, montre que les décideuses et décideurs de Copenhague en

ont également pris conscience. L'objectif de ce travail d'analyse et d'histoire est la «réconciliation», selon le message du gouvernement, même s'il n'est pas très clair ce que cela signifie concrètement.

Au Groenland, on sait depuis longtemps que les exactions du passé ont des répercussions jusqu'à aujourd'hui, même si le sujet a en partie été un tabou. Entre-temps, le désenchantement progressif de l'illusion exceptionnaliste semble déboucher sur une «mélancolie postcoloniale» chez une partie des Danoises et Danois. Ce terme, le sociologue Paul Gilroy l'a utilisé pour décrire la nostalgie d'une époque moins conflictuelle et le sentiment de tristesse lié à la perte de statut et de pouvoir dans les sociétés post-impériales. Les relations dano-groenlandaises n'ont jamais été aussi mauvaises qu'aujourd'hui, dit-on parfois dans la presse danoise. Les résultats de la recherche sur l'intégration permettent toutefois d'apporter une note positive à ce constat. Ainsi, Aladin El-Mafaalani décrit dans une étude sociologique très remarquée la situation paradoxale selon laquelle l'intégration des minorités dans une société entraîne davantage de conflits et de tensions avant d'amener le progrès. Il y a une explication à cela: l'amélioration de la participation et de la mobilité sociale accroît les attentes des groupes concernés et leur donne une plus grande visibilité dans la société.

L'abandon de l'exceptionnalisme

Au sein de l'État danois, les Groenlandaises et les Groenlandais ont effectivement affirmé leur présence ces derniers temps. On les voit et on les entend plus, que ce soit sur la scène culturelle, lors de la revendication réussie du changement d'appellation d'une glace classique dont le nom contenait le mot «Esquimo», perçu comme raciste, ou lors de la confrontation juridique avec les agressions et les injustices que beaucoup ont vécues dans leur propre chair. Si le Danemark prend au sérieux la réinvention de l'Union en tant que fédération postcoloniale de membres à part égale, les conflits et les tensions continueront à augmenter dans un avenir proche. En effet, une relation durable avec l'ancienne colonie n'est envisageable qu'à travers le renoncement clair et net à l'exceptionnalisme colonial, qui a si bien su raconter le Danemark comme un accompagnateur désintéressé, bien que pas toujours infaillible, du Groenland sur la voie de la modernité.

Dans les bureaux du gouvernement à Copenhague, on se doute bien qu'il en va de l'intérêt économique et géopolitique du pays. Le fait de s'orienter vers des visions de l'histoire plus inconfortables et contradictoires continuera à se heurter à des résistances. En revanche, un tel changement de paradigme rendrait aux Groenlandaises et aux Groenlandais une justice tardive en tant que témoins de leur époque. Leur perception de longue date de nombreuses décisions politiques comme étant erronées, injustes et violentes serait enfin reconnue. Cela leur donnerait la possibilité de faire la paix avec l'histoire et de prendre en main la construction de leur avenir.

Ebbe Volquardsen, né en 1982 à Niebüll, dans le nord de l'Allemagne, près de la frontière danoise, est professeur associé d'histoire culturelle à Ilisimatusarfik, l'université du Groenland à Nuuk. Ses recherches portent notamment sur l'histoire coloniale danoise, la politique de la mémoire, les processus politiques et mentaux de décolonisation et de réconciliation, ainsi que les séquelles du colonialisme de part et d'autre de l'Atlantique Nord.

Lectures complémentaires

Aladin El-Mafaalani: *Das Integrations-Paradox. Warum gelungene Integration zu mehr Konflikten führt.* Cologne 2018.

Paul Gilroy: *Postcolonial Melancholia.* New York 2004.

Ann-Sofie Gremaud et Kirsten Thisted (éds.): *Denmark and the New North Atlantic. Narratives and Memories in a Former Empire.* Aarhus 2020.

Bernd Henningsen (éd.): *Nordeuropa. Handbuch für Wissenschaft und Studium.* Baden-Baden 2023.

Lill-Ann Körber et Ebbe Volquardsen (éds.): *The Postcolonial North Atlantic. Iceland, Greenland and the Faroe Islands.* 2e édition, Berlin 2020.

Søren Rud: *Colonialism in Greenland. Tradition, Governance and Legacy.* Cham 2017.

Helene Thiesen: *Greenland's Stolen Indigenous Children. A Personal Testimony.* New York 2023.

Tourisme
"Il nous faut absolument
un bon plan"

Iddimangjiu Bianco
Urs Bühler

Le tourisme au Groenland est encore jeune, mais il grandit. Par ailleurs, son succès repose en grande partie sur la quête de vastes paysages inhabités et d'une nature préservée. Dès lors, comment convient-il de le promouvoir? Comment s'y prennent les Groenlandaises et les Groenlandais pour garder le contrôle sur cette évolution? Et comment protéger les ours polaires de l'intrusion humaine? Entretien avec Iddimangjiu Bianco, qui forme des autochtones aux professions du tourisme à Qaqortoq, dans le sud du Groenland.

Voyager au Groenland avant qu'il ne soit trop tard: la formule est prisée alors que le changement climatique fait fondre les icebergs. L'attrait même du Groenland en tant que destination touristique s'en trouve menacé. Qu'est-ce que cela vous inspire?

Nous devons prendre conscience que nous avons beaucoup à faire face au changement climatique. Moi-même, ma famille, notre pays, l'ensemble de la population mondiale.

Le Groenland est connu pour ses icebergs, ses chiens de traîneau, les aurores boréales, les baleines et l'inlandsis. Ces principales attractions touristiques, appelées les «big arctic five», sont étroitement liées à une nature intacte...

Les «big arctic five» peuvent justement être un excellent atout pour rappeler à la collectivité que nous devons prendre soin de notre pays.

En même temps, le Groenland peut offrir ce qui leur manque à beaucoup de gens vivant en Europe, où la densité de la population est élevée: le calme et la solitude dans la nature. Cette qualité n'est-elle pas mise en danger par un tourisme en pleine croissance?

Ce danger existe. Mais vous savez, nous avons un immense pays, et c'est un endroit isolé, pas facile d'accès, ce qui le protège dans une certaine mesure de l'agitation excessive. Notre question centrale est la suivante: le pays que nous avons actuellement, comment pouvons-nous l'utiliser de manière durable et le développer de manière à ce que cette évolution profite également à la population?

N'avez-vous pas peur qu'il y ait un jour trop de touristes?

Je n'ai pas de réponse simple à cette question. D'une part, je vois le potentiel de croissance de notre tourisme. De l'organisation aux prestations à fournir, il y a encore tellement de possibilités pour la population de s'impliquer. D'autre part, il nous reste encore beaucoup à faire en matière de développement touristique, ce qui limite forcément cette croissance. Je pense notamment aux limites logistiques, comme le nombre encore relativement réduit de lits disponibles, que ce soit dans les hôtels ou les logements privés. Il nous faut donc absolument un bon plan pour promouvoir notre destination. Mais promotion doit rimer avec précaution: nous ne voulons pas de tourisme de masse.

Le tourisme moderne convient-il vraiment au Groenland?

Absolument. Nous avons une orientation assez internationale, même si cela surprendra beaucoup de monde. Nous faisons preuve de prudence, mais aussi d'une assez bonne capacité d'adaptation, y compris aux formes modernes de tourisme. Et nous avons bien observé comment d'autres pays se sont développés en tant que destinations, l'Islande notamment.

L'Islande est-elle un modèle à suivre?

C'est à la fois une source d'inspiration et un avertissement. Nous avons observé à quel point le tourisme y a augmenté, mais aussi comment les forces vives ont été marginalisées localement. Ce qui est crucial pour nous, c'est de former aussi bien les jeunes que les moins jeunes pour bien les préparer aux défis à venir.

Comment le tourisme au Groenland a-t-il évolué depuis la pandémie?

Comme le reste du monde, nous avons été fortement touchés par le Covid-19, mais cette pause forcée nous a fait beaucoup progresser. Cela a permis une prise de conscience, notamment parmi les voyageurs

locaux, sur les manières dont on peut s'impliquer dans le tourisme et sur la manière dont celui-ci peut se développer à l'avenir. La durabilité fait partie intégrante de cette évolution. Aujourd'hui, nous avons plus de personnel bien formé dans tout le pays, à commencer par les guides.

Est-ce que l'activité touristique est désormais davantage gérée par des prestataires du Groenland et non plus de l'étranger?

Oui. Les prestataires étrangers dominent encore, mais dans les prochaines années, une loi visant à renforcer l'action locale devrait être adoptée. Le processus amorcé ces dernières années va donc se poursuivre.

Cela signifie-t-il que la part des agences étrangères sera limitée par la loi?

En partie, mais il s'agit plutôt d'encourager la population locale que de mettre en place des interdictions, car les collaborations internationales sont très utiles et nous en avons toujours besoin. En même temps, les gens d'ici connaissent leur pays, le respectent et savent comment le protéger: il est donc crucial d'être à leur écoute, notamment en ce qui concerne la durabilité. Je constate aussi à quel point les nôtres sont heureux d'être impliqués dans les processus de promotion du tourisme, de la planification à la formation et à la législation. Cela a également un impact sur le niveau d'éducation au Groenland. Celui-ci est encore relativement bas, mais de plus en plus de jeunes souhaitent se lancer dans le secteur du tourisme. Ce qui en motive beaucoup à poursuivre leurs études.

Vous travaillez au Campus Kujalleq, où des guides touristiques locaux sont formés en cours semestriels. Ces guides peuvent se spécialiser soit dans un environnement urbain, soit dans le travail en pleine nature. Sur quoi la formation de ces «accompagnateurs d'aventures» met-elle l'accent?

Sur la sécurité. Dans le module «vie sauvage» en particulier, il s'agit de savoir comment réagir en cas de danger et d'urgence. Dans ce domaine, nous avons des collaborations avec le Danemark et l'Amérique. Notre formation a une orientation résolument internationale et nous cherchons des sources d'inspiration dans le monde entier. Je reviens justement des États-Unis, où nous avons un partenariat avec l'Université du Sud du Maine.

Quels sont les plus grands dangers en voyageant, et à quelle fréquence y a-t-il des accidents?

Dans le sud et le nord-est du Groenland, le plus grand danger peut effectivement provenir des ours polaires. Nous n'avons pas encore de statistiques complètes sur tous les accidents, mais je travaille avec l'organisation nationale du tourisme, Visit Greenland, pour améliorer la collecte et la compilation des données.

Et comment faites-vous pour que les touristes adoptent un comportement approprié?

Quiconque vient visiter notre pays doit respecter la nature et l'environnement. C'est ce que nous attendons. Et nous donnons aux touristes des instructions à suivre. D'ailleurs, de plus en plus de règles sont rédigées pour leur être remises par écrit. Ces documents expliquent non seulement comment réagir en cas de rencontre avec un ours polaire, mais aussi, par exemple, qu'il faut demander l'autorisation d'une personne avant de la photographier. Reste qu'il y a encore beaucoup à faire pour protéger le Groenland. L'Unesco, avec laquelle nous collaborons dans divers endroits, participe à cet effort.

Classé au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 2004, le fjord glacé d'Ilulissat est la destination la plus visitée du Groenland. De manière générale, est-ce que les touristes se comportent de manière respectueuse?

Les touristes se comportent de manière assez responsable. En partie parce qu'il n'est pas aisé de venir au Groenland, ce qui en fait une destination encore plus précieuse.

Le nouvel aéroport international de Nuuk va être inauguré fin novembre 2024. Avec ce nouveau hub, l'île sera plus facile et moins coûteuse à atteindre. Cette appréciation ne risque-t-elle pas d'être revue à la baisse?

La vigilance sera de mise afin de ne pas se retrouver un jour face à un tourisme de masse. Mais je pense que, surtout à Nuuk, nous avons eu assez de temps pour nous préparer à cette nouvelle situation.

Comment la population locale perçoit-elle le projet de l'aéroport?

Les réactions sont partagées. Certaines voix sont enthousiastes alors que d'autres redoutent que les vols à prix réduits n'aient des répercussions négatives.

Il n'y a que deux façons de se rendre au Groenland, et elles ne sont pas très écologiques: un peu plus de la moitié des arrivées se font par avion, le reste par bateau. En 2023, le nombre record de 76 000 croisiéristes a été atteint. Est-ce une bonne chose?

Cela concerne surtout le sud du Groenland, où environ septante navires de croisière font escale chaque année, et ce marché continue de croître. Le marché local en profite.

Ne risque-t-on pas d'arriver à des situations similaires à celles de Venise?

Il ne devrait effectivement plus arriver que deux grands navires de croisière avec quatre mille personnes à bord accostent dans un village de mille âmes. Mais cela peut être évité grâce à une meilleure planification, et en réalité, nous travaillons bien avec les compagnies qui organisent ces croisières. C'est pourquoi je suis confiant que nous pouvons gérer cela.

Une enquête auprès de la population menée par Visit Greenland cette année montre une attitude généralement positive envers le tourisme, mais pas envers l'augmentation du nombre de passagers de croisière.

Je ne partage pas tout à fait ces préoccupations. Je vois aussi de nombreuses entreprises locales qui sont heureuses de cet afflux.

Dans quelle mesure les communautés locales profitent-elles vraiment des efforts pour établir le tourisme comme source de revenus?

Certaines activités prennent de l'ampleur, comme l'hôtellerie, dont les offres se développent si bien qu'elles profitent à la fois à la clientèle et à la population. Mais il est vrai que le tourisme génère principalement des revenus très saisonniers. La plupart des personnes impliquées ont d'autres emplois en dehors de la saison, souvent dans l'enseignement. Et il ne faut pas se leurrer: il peut être difficile de subsister dans le secteur du tourisme. Je connais plusieurs petites entreprises qui ont cessé leur activité après quelques années. Je dirais qu'environ la moitié des personnes qui se lancent dans le tourisme réussissent. Pour elles, cela en vaut la peine.

Y a-t-il un risque que le pays devienne un jour trop dépendant du tourisme?

Je ne peux pas l'imaginer. Mais nous verrons rapidement comment les choses évoluent. Et nous sommes préparés.

La plupart des voyages se font en été. Ne pourrait-on pas mieux répartir les visites tout au long de l'année?

Nous avons une deuxième haute saison, l'hiver, avec des activités de ski et de traîneau à chiens, etc. En d'autres saisons, les possibilités sont limitées. Bien qu'il soit aussi possible d'observer des baleines au printemps, l'été offre plus d'opportunités: on peut voir les plus gros icebergs et aller soi-même à la pêche.

Après l'ouverture du hub à Nuuk, deux autres aéroports vont être construits dans les deux prochaines années, à Ilulissat et à Qaqortoq, afin de desservir les autres régions du Groenland. Plus de vols, cela signifie non seulement plus de personnes, mais aussi plus de bruit et d'émissions.

Ces régions s'adapteront également. Comme je l'ai dit: nous savons nous adapter sans perdre de vue notre propre culture.

Pourtant, on parle déjà d'un fossé entre la vie moderne et la vie traditionnelle.

C'est vrai. Les plus grandes villes du sud et de l'ouest du Groenland sont marquées par la vie moderne, tandis que les plus petites localités à l'est et au nord sont davantage ancrées dans de vieilles traditions, transmises de génération en génération. Cependant, des éléments traditionnels existent aussi dans d'autres domaines, comme le costume national au Groenland occidental. Nous n'avons pas perdu notre culture.

La dépendance à l'alcool est très répandue dans le pays. N'est-ce pas l'un des effets du choc des cultures?

Oui, c'est le cas. L'alcool est l'un de nos grands problèmes, tout comme le taux de suicide élevé. On observe une évolution similaire dans d'autres pays qui ont été colonisés et dont la population court le danger de perdre sa culture.

Le tourisme moderne peut-il aider à surmonter ces problèmes, ou les aggrave-t-il plutôt?

Il est utile, car nous intégrons notre culture dans le tourisme. Il y a une prise de conscience de son importance et de la manière dont nous pouvons la représenter tout en renforçant notre identité. Mais nous avons besoin d'une loi qui garantisse la préservation de notre patrimoine culturel. L'élaboration de telles bases légales est d'ailleurs en cours.

Pouvez-vous donner un exemple?

La chasse aux narvals dans le nord-est du Groenland est entravée pendant la haute saison par les navires de croisière et les voiliers. C'est pourquoi nous avons besoin d'une loi qui limite la navigation dans ces zones.

Cette chasse génère non seulement un revenu existentiel, mais fait aussi partie du patrimoine culturel?

Absolument.

À quel point la culture que l'on peut voir en visitant le Groenland est-elle traditionnelle?

Si vous souhaitez la voir dans sa forme la plus traditionnelle, par exemple à travers la danse du tambour ou les anciennes méthodes de survie en hiver, vous devrez vous rendre dans les petites localités isolées à l'est et au nord. Mais où que vous alliez, vous rencontrerez des traditions. Il existe tant de particularités différentes dans toutes les régions du pays.

La gastronomie est devenue centrale dans le tourisme. Que peut offrir le Groenland dans ce domaine?

Nous avons beaucoup à offrir en matière de viandes et de poissons, de la baleine au phoque en passant par le renne. Les voyageurs trouvent toujours de nouvelles façons d'y intéresser les touristes. Même dans les plus petits endroits, il y a des gens qui savent comment préparer une soupe de poisson ou un plat traditionnel de phoque. Dans le sud du Groenland, nous avons également une trentaine d'élevages de moutons ainsi que quelques vaches. À Nuuk, un agriculteur cultive des pommes de terre et d'autres légumes, mais c'est encore très nouveau. Il y a tant de jeunes qui cherchent à vivre de manière durable dans notre nature et qui y arrivent à force d'innovation.

L'industrie de la pêche, le principal secteur économique du Groenland, est sous pression. Cela s'applique également au commerce des fourrures, qui est la principale source de revenus dans l'est du Groenland, où vous avez été directrice du tourisme pendant quelques années. Le tourisme peut-il compenser ces évolutions?

Il aide certainement, même dans l'est du Groenland, bien que cette partie de notre pays ne soit pas visitée en premier lieu. Cette région

éloignée et isolée, caractérisée par de petits villages et un héritage culturel profondément enraciné, a pris un tournant intéressant depuis la pandémie: il y a de plus en plus de petits prestataires, le tourisme continue de croître et il assure à certaines personnes un très bon revenu.

Quel est votre objectif principal pour l'avenir du Groenland?

Que beaucoup de jeunes aiment leur lieu de vie et en retirent de la fierté. En ce moment, je ne peux pas imaginer quelque chose de plus inspirant que de former ces jeunes.

Iddimangiu Bianco, née en 1986 à Tasillaq, a étudié le droit à l'Université du Groenland. Elle a été élue au Parlement national en 2014 pour le parti Inuit Ataqatigiit, mais a renoncé à son siège trois ans plus tard au profit de son nouveau poste: elle a été nommée directrice de l'organisation touristique de l'est du Groenland. Aujourd'hui, elle travaille dans la ville de Qaqortoq en tant que responsable de la formation au Campus Kujalleq, où sont enseignés les métiers du tourisme.

Urs Bühler, né en 1967 à Zurich, est licencié en histoire de l'art. Rédacteur au magazine de la «NZZ am Sonntag» et auteur indépendant, il est aussi chroniqueur à la «Neue Zürcher Zeitung», où il avait travaillé pendant vingt ans à la rubrique locale et culturelle.

Où se trouve le «Schweizerland» et comment s'y rendre?

C'est la mi-juillet 1912. L'expédition progresse sur la glace depuis bientôt depuis un mois. Tout est blanc. Tout est plat. Il n'y a ni montagnes ni vallées, et quand le vent et la neige s'en mêlent, l'horizon s'évanouit également. Les quatre hommes doivent naviguer comme sur un océan, boussole, sextant et chronomètre à la main. Une roue fixée au traîneau à chiens mesure les distances grâce à un compteur mécanique.

Au début, l'avancée est de quinze kilomètres par jour, pas plus, principalement entre le soir tard et le matin tôt, lorsque la neige est suffisamment froide et dure. Mais bientôt, pendant certaines de ces nuits polaires lumineuses, quarante kilomètres sont avalés d'une traite. Cette cadence accélérée s'explique notamment par le fait que les provisions – 350 kilogrammes pour les chiens, 200 pour les hommes – diminuent continuellement, rendant les traîneaux plus légers. Cependant, le nombre de chiens diminue également, car ils font partie des provisions.

L'objectif de l'expédition? Traverser et mesurer la nappe de glace qui recouvre presque l'entier du Groenland en atteignant par endroits une épaisseur de trois kilomètres. En clair, le volume des glaciers prend les dimensions de tout un continent. À l'époque, l'inlandsis est à peine étudié. Pour les colonisatrices et colonisateurs venus du Danemark, ces terres n'appartiennent à personne. Quant aux Inuits autochtones, dont les ancêtres directs sont arrivés du nord de l'Amérique à partir de l'an 1100, leur présence se limite aussi aux régions côtières qui bordent la glace. Les peuples colonisateurs de Norvège et d'Islande, qui sont arrivés au Groenland peu avant l'an 1000 et qui ont disparu entre 1400 et 1500, ne s'étaient pas aventurés plus loin non plus.

L'expédition de 1912 suit un itinéraire de 650 kilomètres reliant la côte ouest à la côte est. Situé beaucoup plus au nord, ce tracé est beaucoup plus long que la voie qu'avait emprunté le Norvégien Fridtjof Nansen pour sa première traversée du Groenland en 1888. Ainsi, à l'été 1912, c'est une percée inédite qui est réalisée dans l'«intérieur encore inexploré» de l'inlandsis, comme le formule Alfred de Quervain. Le météorologue et géophysicien zurichois de 33 ans dirige l'expédition, avec à ses côtés trois autres Suisses: un médecin, un ingénieur et un architecte.

Lorsque, le 13 juillet, une légère pente commence à se dessiner sur le plateau de glace, à 2505 mètres au-dessus du niveau de la mer, les quatre hommes savent qu'ils ont atteint la plus haute altitude de leur parcours. Ils hissent un drapeau suisse et posent pour une photo de groupe. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. L'expédition suisse va laisser au Groenland des traces encore visibles aujourd'hui. Des traces qui marquent le début de relations remarquables entre les deux pays. Et cette proximité a autant trait à la science qu'à la culture politique de la Suisse, à son identité nationale: au-delà du cercle polaire, on voit dans l'immensité des glaces groenlandaises une ressemblance avec les Alpes. Et dans les Inuits, une sorte de peuple alpin.

Terre en vue

Le 17 juillet 1912, à huit heures du soir, la colonne se met en route depuis son bivouac du 25^e jour. Mais après un quart d'heure, Alfred de Quervain arrête ses chiens lorsqu'il remarque des cris et des signes sur le traîneau derrière lui. Terre en vue! Loin à l'est, une pointe montagneuse émerge du glacier, la première terre visible depuis plus de cinq cents kilomètres. «C'était une haute montagne, très loin à l'horizon, ainsi que quelques montagnes un peu plus basses. Beaucoup plus à gauche que je ne l'avais prévu», note de Quervain. «Nous nous sommes dit qu'il devait s'agir d'un massif montagneux inconnu, non indiqué sur la carte.»

De Quervain l'affirme dans son journal, qu'il publiera plus tard comme récit de voyage: à aucun moment, le moral n'a été affecté par cette «désolation sans rivage» au cœur de la glace ni par la «terrible monotonie de ce désert des plus complets et impitoyables». N'empêche que la vue des montagnes semble bel et bien galvaniser la petite troupe, qui réalisera jusqu'au matin une avancée record de 42 kilomètres vers l'est. «C'était une belle course. Les chiens couraient autant qu'ils le pouvaient, avec derrière nous le soleil rouge dans le ciel nocturne.» Avant de voir le sommet se confondre avec la blancheur environnante et de reprendre sa route, de Quervain fait un «dessin précis de l'horizon montagneux». Il nomme le

grand sommet «Mont Forel» en hommage à un éminent glaciologue lausannois, François-Alphonse Forel, qui a aidé à trouver le soutien financier nécessaire à l'expédition. Les petites montagnes sont nommées d'après d'autres collègues chercheurs, et les quatre participants de l'expédition laisseront également une empreinte.

Quatre jours plus tard, le 21 juillet, ils atteignent l'extrémité est de l'inlandsis. Un à-pic de mille mètres de haut surplombe un paysage escarpé de fjords où des icebergs se détachent des glaciers. De là, les quatre Suisses cherchent un dépôt de provisions qui avait été préparé et un accès à la côte. Avec l'aide d'autochtones, ils se frayent un passage en kayak à travers les blocs de glace à la dérive pour rallier une station commerciale et missionnaire danoise. Le 1er août, de Quervain atteint Ammassalik, qui compte une douzaine de maisons et moins d'une centaine d'âmes.

Aujourd'hui, Ammassalik s'appelle Tasiilaq. Comptant deux mille habitantes et habitants, c'est la plus grande localité de l'est du Groenland. Quant aux quatre sommets à l'intérieur des terres, autour du fjord Sermilik, ils portent toujours les noms des quatre Suisses qui ont cartographié la région à l'été 1912: Quervains Bjerg, Hoesslys Bjerg, Ficks Bjerg, Gaules Bjerg. De plus, les cartes mentionnent encore aujourd'hui le «Schweizerland», ce massif montagneux aux confins est de l'inlandsis, qui s'étend jusqu'au Sermilik et couvre une superficie de quelque trois cents kilomètres carrés. C'était ainsi que de Quervain et son équipe l'avaient baptisée lorsque de cette chaîne de montagnes s'était détachée de l'horizon de glace au soir du 17 juillet 1912, leur indiquant toute la distance déjà parcourue.

Appel de la nature et vocation scientifique

Mais en fait, qu'est-ce qui a bien pu amener les Suisses dans cette région? La recherche scientifique n'y était pas pour rien. A commencer par la glaciologie, l'étude de la forme et de la dynamique de la glaciation. De tels sujets étaient déjà d'actualité avant le réchauffement climatique. En Suisse, Alfred de Quervain avait participé à la mesure du glacier de Grindelwald, qui, au milieu du XIXe siècle, avait avancé de manière menaçante dans la vallée et était depuis lors en retrait.

Au Groenland arctique, les Suisses ont entrepris de mesurer et enregistrer le relief et les hauteurs de l'inlandsis. N'était-ce peut-être qu'une ruine en fonte depuis la dernière grande ère glaciaire? Et y avait-il, loin à l'intérieur des terres, des oasis sans glace qui pourraient être utilisées à des fins agricoles, comme certains chercheurs le croyaient alors? En plus de livrer des données géomagnétiques et atmosphériques, l'expédition de 1912 a permis d'établir la topographie la plus étendue et la plus précise de l'inlandsis à ce jour. L'exploration a aussi servi à déterminer que les glaciers produisaient de la glace nouvelle, garantissant ainsi la stabilité de l'inlandsis, dont l'étendue recouvrait par ailleurs tout l'intérieur de l'île. Parallèlement, de Quervain a réfuté en tant que météorologue deux autres hypothèses qui circulaient dans la recherche. D'une part, celle selon laquelle il existerait un anticyclone constant au-dessus du Groenland. D'autre part, celle selon laquelle un fort tourbillon d'air assurerait un courant d'ouest permanent en Arctique. En réalité, la pression était aussi variable que le vent.

Mais derrière cette soif de découverte liant la Suisse au Groenland se cachait quelque chose d'autre, qui relevait non pas de la science, mais plutôt de la pensée nationale. Pour les Suisses, peuple alpin, la recherche polaire était considérée comme une vocation. Ayant ses origines et ses racines dans les montagnes qui forment le cœur de l'Europe, ce peuple s'est toujours considéré comme un cas particulier parmi les nations. Ce n'était donc pas un hasard si de Quervain qualifiait son entreprise d'«Expédition suisse au Groenland» et qu'il mettait l'accent sur son caractère suisse. Son compte-rendu révèle qu'il voyait sa source de motivation dans «l'idée que ce que notre patrie nous donne, cet amour des hautes montagnes, cette familiarité avec la neige et les glaciers couplée à une certaine capacité d'adaptation et d'humilité, nous habilite sans doute d'une manière particulière à œuvrer également dans les régions polaires».

Au fond, il n'y avait pas de doute. C'était bien plus une conviction, qui revenait à dire ceci: ce qui lie la Suisse au Groenland, ce sont les conditions de vie, similaires dans l'environnement arctique à celles que l'on connaît

en haute montagne en Suisse. Et si ce pays montagneux forge le caractère de son peuple de telle sorte qu'il est «habilité d'une manière particulière» à participer à une expédition au Groenland, alors la recherche polaire apparaît pour la Suisse comme quelque chose de naturel, voire d'obligé: c'est la nature qui lui a donné la force d'accomplir des exploits en pionnière dans les régions arctiques.

Les Alpes, camp d'entraînement

L'expérience alpine était certainement un atout au Groenland. Avant leur expédition de l'été 1912, les Suisses s'entraînaient dans leurs montagnes natales et «transféraient les pratiques apprises et éprouvées telles que l'escalade, la randonnée sur glacier, le ski et la navigation sur l'inlandsis groenlandais», explique l'historienne Lea Pfäffli, qui a étudié les débuts de la recherche scientifique suisse au Groenland. Il en allait de même pour le savoir-faire scientifique, comme la mesure des glaciers: sur le Nunap Kigdlinga, les Suisses bénéficiaient de méthodes qui avaient déjà fait leurs preuves sur le glacier du Rhône.

Le lien avec les Alpes n'avait pas seulement une dimension pratique, mais aussi politique: il conférait à l'expédition en lointain Groenland le caractère d'un acte patriotique, puisqu'elle offrait à la Suisse une renommée, un statut parmi les nations occidentales, alors rivales dans l'exploration des régions polaires. «Les crevasses et d'innombrables autres obstacles se dressaient chaque jour devant les quatre valeureux hommes», expliquait le «Calendrier Pestalozzi» de 1915 à son jeune public, rendant compte de la mission éprouvante de de Quervain. Or si quelqu'un était capable de se jouer des pièges du Groenland, c'étaient bien les fils des Alpes: «Il fallait une endurance typiquement suisse, une détermination à avancer et une bravoure virile pour faire face à cette somme de privations en gardant un esprit positif.» Ainsi, la percée vers l'intérieur du Groenland devenait une vitrine des vertus nationales. Et cette lecture de l'histoire était largement reprise dans le pays. Elle faisait d'Alfred de Quervain un héros polaire helvétique.

On en aura une nouvelle preuve à l'été 1938. À cette époque, une autre expédition suisse se rend au Groenland, cette fois directement à Ammassalik, sur la côte est. Organisée par le Club Alpin Académique de Zurich et dirigée par le grimpeur et ingénieur genevois André Roch, son objectif est ce «Schweizerland» que de Quervain avait marqué en 1912. Entre-temps, il n'a pas été davantage exploré. Bien que dans les années 1930, des équipes anglaises et françaises aient tenté de traverser la région et d'atteindre le Mont Forel, le principal sommet du massif, qui avec ses presque 3400 mètres d'altitude a longtemps été considéré comme la plus haute montagne du Groenland. Mais les étrangers ont échoué à cause de la météo, rapporte Roch. Ou en raison du «manque de provisions, de temps et de force nécessaires dans ce pays de montagnes». Ou encore à cause de la couche de glace qui, en partie surplombante, bloque l'accès au plateau sommital du Mont Forel.

Le 2 août 1938, le drapeau suisse flotte tout là-haut. André Roch n'explique pas concrètement pourquoi lui et ses deux compagnons ont eu plus de succès. Au lieu de cela, il décrit les montagnes de l'est du Groenland comme un «territoire aussi grand que l'Oberland bernois et le Valais réunis» et le Schweizerland comme la région du pays «qui ressemble le plus aux Alpes». La suggestion est claire, surtout en cette époque de la défense spirituelle, et elle est la même que chez de Quervain: le Schweizerland est réservé aux Suisses, car leurs Alpes les prédisposent, plus que les représentants d'autres nations, aux aventures les plus extrêmes en Arctique.

Cette idée a beaucoup contribué à justifier l'activité scientifique des chercheuses et chercheurs suisses dans cette région du monde. Ce qui est toujours vrai aujourd'hui. Au XXI^e siècle, la question climatique est centrale, tant au pôle Nord qu'au pôle Sud, notamment pour savoir quel rôle jouent les glaces de l'Antarctique et du Groenland pour la planète et comment ces deux calottes glaciaires réagissent au réchauffement climatique. Les scientifiques de Suisse étudient comment la glace se déplace à l'intérieur de la calotte et comment elle fond à la surface. Quelles interactions existent avec l'océan et l'atmosphère. À quel point les cristaux

de neige reflètent le rayonnement solaire et jusqu'à quelle profondeur ils pénètrent dans le manteau neigeux. Ou encore comment les gaz climatiques provenant des pays industrialisés sont transportés vers les régions polaires et s'y répartissent.

De plus, la Suisse participe depuis ses débuts, dans les années 1960, aux forages de glace au Groenland et en Antarctique. Les échantillons prélevés dans la profondeur de la calotte glaciaire permettent de reconstruire l'histoire du climat, car l'analyse de la glace et des bulles d'air emprisonnées fournit des informations sur la composition de l'atmosphère et les températures des époques passées. Des parties des premiers carottes de glace sont toujours conservées à l'Université de Berne, où le physicien Hans Oeschger a contribué à fonder la recherche moderne sur le climat.

Un récit devenu tradition

Des expéditions comme celle de 1912 ont posé les «les fondements de l'excellence helvétique en matière de recherche polaire», pour reprendre les mots du conseil fédéral écrits en préambule à une récente publication, dans laquelle sont présentés projets scientifiques dans les régions polaires nord et sud. Entre «esprit pionnier, passion et excellence scientifique», il est aussi question de l'«empreinte» laissée par la Suisse dans le travail scientifique international. Or tout cela ne relève pas du hasard, d'une bonne politique scientifique ou des conjonctures géopolitiques, mais d'un «intérêt particulier». Allusion est faite aux particularités de cette topographie que de Quervain appelait encore «patrie»: tout comme les régions polaires, la Suisse a été en grande partie «formée par la glace et les glaciers».

Cela signifie-t-il que les glaciologues venant de pays ayant des glaciers sont forcément parmi l'élite? Que le niveau d'un travail scientifique dépend du degré d'implication face à l'objet d'étude? Il y a plus important: en s'appuyant sur un récit, la Suisse revendique une place particulière dans les régions polaires, et ce narratif est devenu une tradition, une idée fixe. Bien que l'on ne parle plus aujourd'hui de caractère national ou populaire, on se plaît encore à justifier l'existence et l'excellence de la recherche polaire suisse par une relation particulière avec la nature en traçant des parallèles entre les conditions environnementales alpines et arctiques.

Le fondement de cette idée a peut-être été livré par la botanique. En 1908 déjà, le Bâlois Martin Rikli, spécialiste de la phytogéographie, passa cinq mois sur la côte ouest du Groenland, à la station de recherche danoise Godhavn aujourd'hui appelée Qeqertarsuaq, pour étudier la dissémination de la callune arctique. Il mesura la hauteur des buissons, la longueur de leurs pousses, le diamètre des branches, la largeur des cernes annuels, ainsi que l'humidité de l'air, la température du sol et les latitudes de leur habitat. Spécialiste de la végétation des montagnes suisses à la base, le botaniste retrouva au Groenland en partie les mêmes espèces qu'il disait «connaître et apprécier depuis sa jeunesse dans [sa] patrie alpine». A noter que la callune n'était pas la seule espèce à pouvoir être rattachée aussi bien à la flore alpine et arctique.

Ses découvertes, Martin Rikli les a analysées et classées dans un tableau, répertoriant l'apparition de différentes plantes selon deux critères: la latitude nord et l'altitude alpine. Le saule soyeux se retrouve par exemple jusqu'à 2560 mètres d'altitude en Valais, mais aussi jusqu'au 76^e parallèle nord. Le but de Rikli était de déterminer plus précisément les zones de végétation à l'échelle mondiale et à mieux les comprendre. Mais ses relevés des degrés de latitude et de mètres d'altitude ont également alimenté une métaphore à laquelle on se réfère encore aujourd'hui pour revendiquer un jumelage particulier entre la Suisse et le Groenland: l'Arctique est comme une version horizontale des Alpes, et les Alpes une sorte de territoire polaire vertical.

Dans l'histoire de la recherche polaire suisse, un autre aspect s'avère important. L'historienne Lea Pfäffli l'a souligné dans son étude: les explorateurs et les scientifiques suisses ne faisaient pas face à la nature du Groenland seuls. La constitution d'un «savoir arctique» (Pfäffli) impliquait deux autres parties ayant également marqué les débuts de la recherche polaire suisse, mais qui sont généralement passés sous silence lorsqu'on

évoque les liens de parenté naturels entre le Groenland et la Suisse: la puissance coloniale danoise d'une part, et d'autre part, les Inuits.

Parties sous silence

L'expédition menée en 1912 par Alfred de Quervain et ses compagnons s'inscrit dans une époque mouvementée. Les nations industrialisées rivalisent pour atteindre les pôles, et les explorateurs polaires devenaient des héros populaires. En 1906, le Norvégien Roald Amundsen est le premier à naviguer dans le passage du Nord-Ouest, en 1909, Robert Peary et Frederick Cook revendiquent le pôle Nord pour les États-Unis, et en 1911, Amundsen atteint le pôle Sud avant le Britannique Robert Falcon Scott. L'objectif de ces expéditions? Faire des découvertes scientifiques, mais aussi proclamer des revendications territoriales et affirmer le pouvoir impérial.

Il en était de même au Groenland. Le Danemark avait annexé de vastes portions de la côte ouest et une partie de la côte est à son empire colonial et les avait soumises à une entreprise publique, «Den Kongelige Grønlandske Handel». Celle-ci gérait une partie de l'administration coloniale et l'ensemble du commerce, en particulier l'exportation de l'huile de baleine et de phoque, ainsi que d'autres biens de chasse de la population locale. Pour protéger ce monopole, le Groenland danois était complètement verrouillé. Cependant, la Norvège, le Canada et les États-Unis affirmaient de plus en plus leurs revendications sur d'autres zones côtières. Le Danemark voyait son projet de prendre le contrôle du reste de l'île menacé.

Cela explique selon Lea Pfäffli pourquoi la compagnie de commerce n'autorisait pas l'entrée de chercheurs de ces pays-là au Groenland danois, pas même à des fins scientifiques, alors qu'elle considérait les représentants de la Suisse comme des étrangers bienvenus et les traitait même comme des alliés. Même s'ils opéraient sous leur propre drapeau et ne se lassèrent pas de donner des noms suisses aux montagnes groenlandaises, Alfred de Quervain, Martin Rikli et d'autres chercheurs suisses purent voyager sur des navires danois et utiliser la station de recherche danoise. Ils étaient autorisés à se fournir en matériel auprès de la société commerciale. Il leur était même permis d'employer des Inuits pour leurs besoins.

En d'autres termes, la recherche scientifique suisse du début du XXe siècle dépendait des prestations exclusives de la puissance coloniale danoise. «Les mesures et les échantillons provenant de l'Arctique étaient nécessaires pour modéliser des phénomènes naturels globaux», écrit Lea Pfäffli. Cependant, la mise en place d'infrastructures propres pour l'exploration et pour l'étude du Groenland aurait «largement dépassé les capacités financières des Suisses». A l'inverse, la puissance coloniale profitait aussi de la présence des Suisses, et c'était, selon Lea Pfäffli, la raison décisive de ce soutien: ils apportaient des techniques et des connaissances qui pouvaient aider le Danemark à consolider et à étendre son autorité sur le Groenland.

Ainsi, la connaissance des mouvements des glaciers était importante pour déterminer à quel point les zones côtières de l'île étaient dégagées de glace et habitables. Pendant que Paul-Louis Mercanton, glaciologue et membre d'une deuxième équipe de l'expédition de 1912, mesurait la glace depuis la côte ouest, Alfred de Quervain faisait monter des ballons sondes dans l'atmosphère pour recueillir des données pour la modélisation des courants aériens. C'était là une clé indispensable à la navigation aérienne arctique et à l'exploration d'autres régions. Autre contribution suisse notoire: les recherches menées par le géologue zurichois Arnold Heim, qui se rendit au Groenland en 1909. Sur mandat direct d'une entreprise minière danoise, il y prospecta d'éventuels gisements de charbon, de cuivre et de graphite.

Quatre semaines à l'«école des chiens»

Mais qu'est-ce que la «recherche suisse»? À l'implication de la puissance coloniale danoise, il convient d'ajouter celle de la population groenlandaise. Elle était tout aussi décisive, et pourtant, elle n'est pas non plus mentionnée lorsqu'il est aujourd'hui question de la recherche polaire suisse et de son «excellence», qu'on célèbre l'«esprit pionnier» des débuts et qu'on se souvient de la découverte, déjà médiatisée à l'époque, du «Schweizerland».

Or, sans les Inuits, Alfred de Quervain et ses compagnons auraient difficilement réussi à traverser la glace. «Devenir un héros polaire signifiait adapter des techniques indigènes», constate Lea Pfäffli. Pour les explorateurs, l'Arctique était une zone de dangers physiques mais aussi psychologiques, d'où beaucoup ne revenaient pas vivants.

De Quervain, lui, était bien conscient du fait qu'ils dépendaient des Inuits pour leurs recherches, mais aussi pour leur survie, pour le savoir-faire local en matière de mobilité et de logistique, d'orientation et d'habillement. En 1909, il avait déjà tenté de traverser la glace groenlandaise par l'ouest, mais avait rapidement rebroussé chemin, car lui et ses deux collègues avaient été dépassés par le poids des traîneaux qu'ils tiraient. L'expédition de 1912 fut donc entamée différemment. Après l'achat de chiens de traîneau sur la côte ouest, un séjour de quatre semaines fut organisé à Sarfannguit. Là, un couple groenlandais tenant un petit comptoir commercial gérait aussi ce que de Quervain appelait une «école de chiens».

David et Ania Olsen, spécialisés dans la conduite des traîneaux et des animaux, proposaient à une clientèle internationale aisée de se former à cette discipline. Le chef de l'expédition consacra tout un chapitre de son compte-rendu de voyage aux «secrets de la science canine du Groenland nord». Il s'agissait d'apprendre à utiliser la cravache sans se blesser, d'empêcher les 29 chiens de mordre leurs harnais en permanence, ou encore d'acquérir un vocabulaire spécifique, car les animaux attendaient leurs ordres en groenlandais.

D'autres Inuits trouvaient les moyens d'élargir et de varier leurs activités dans le cadre du régime colonial danois, où ils étaient principalement chargés de fournir des biens de chasse. Ils vendaient aux chercheurs étrangers des souvenirs, des objets ethnographiques, des photographies de paysages et de gens, ou leur force de travail. Un chasseur de phoque gagnait plus en se mettant au service de l'expédition suisse de 1912 durant quelques semaines qu'en vendant de l'huile de phoque à la société commerciale durant toute une année. «Les Inuits faisaient tout leur possible pour tirer profit des opportunités de gains offertes par les quelques voyageurs autorisés à entrer sur le territoire», écrit Lea Pfäffli. En même temps, il n'y avait pas de cas de violence ou de travail forcé au Groenland, contrairement aux expéditions scientifiques en Asie du Sud-Est et dans d'autres contextes coloniaux.

Bottes fourrées de haute montagne pour la Suisse

Grâce au travail de Lea Pfäffli, on sait aujourd'hui sur quoi reposaient les premiers succès de la recherche suisse au Groenland. Qu'il s'agisse de colons ou d'indigènes, bien des personnes ont apporté une pierre à l'édifice, et n'ont pourtant pas leur place dans les pages généralistes de l'histoire des sciences. En outre, l'historienne a également retracé les voies par lesquelles les données scientifiques et autres spécificités culturelles sont parvenues du Groenland jusqu'en Suisse. Ainsi, Hans Hössli, le médecin qui suivait de Quervain et son équipe, a relevé à son retour la qualité des «vêtements des Esquimaux» dans la revue de la Fédération suisse de ski en les recommandant pour améliorer l'équipement des alpinistes. En particulier, la veste groenlandaise appelée anorak et le kamik, la botte en peau de phoque, avaient le potentiel de rendre de bons services aux militaires suisses lors de randonnées sur les glaciers de nos hautes montagnes.

Ce que Hössli savait à ce sujet, il l'avait appris des Olsen, ce couple groenlandais de Sarfannguit. Martin Rikli, le botaniste, avait aussi ses sources. Il a transmis à la Société suisse des pharmaciens les connaissances qu'il avait acquises auprès d'un chasseur de phoques, Philemon Petersen, qui l'avait accompagné lors d'une excursion sur la côte ouest du Groenland et lui avait expliqué les vertus pharmaceutiques d'une plante appelée angélique. Et c'était pareil pour toutes les relations qu'entretenaient les scientifiques avec les indigènes. Certes, les Suisses se plaisaient à parler de manière romancée de ces «enfants de la nature». Dans leurs comptes-rendus, ils justifiaient le régime colonial parce qu'il montrait aux Inuits la voie vers la foi chrétienne et un code de comportement moral. Ils y défendaient aussi l'«exceptionnalisme» danois, c'est-à-dire l'idée selon laquelle le colonialisme humain et bienfaisant était devenu réalité au

Groenland. Enfin, on n'hésitait pas à se faire montrer des sépultures inuites dans des colonies isolées afin de récupérer, à la manière colonialiste, des crânes humains que l'on ramenait en Suisse pour des études anthropologiques.

Mais en même temps, les indigènes étaient perçus comme des «porteurs de savoir» (Pfäffli) dont il fallait apprendre: «Alors que les discours coloniaux revenaient généralement à se féliciter de la supériorité des techniques européennes, dans le cas de l'Arctique, les techniques indigènes apparaissaient comme étant admirables». La relation des Suisses avec les Inuits n'en était pas symétrique pour autant, mais elle était ambivalente. Elle a amené les Suisses à ne pas considérer les indigènes comme de simples circonstances ou objets de leur mission scientifique, mais aussi comme des parties prenantes.

La Suisse se targuait d'être une nation polaire. Or, cette «familiarité» (de Quervain) avec la neige et la glace, cette «capacité d'adaptation et d'humilité» que l'on s'attribuait comme s'il s'agissait d'une vertu spécifiquement nationale, on allait la retrouver, là-bas, dans le lointain Groenland. C'est ce qui a valu au peuple arctique d'être aussi un peuple alpin. Idem pour les connaissances scientifiques et d'alpinisme, fruits de la recherche polaire: elles ont suivi plus d'une direction car elles étaient «en circulation» (Pfäffli). Ou comment le savoir alpin a voyagé jusque dans l'Arctique, et le savoir arctique jusqu'aux Alpes.

En somme, l'on pourrait se détourner de ce que nous montre habituellement l'histoire des sciences et celle du colonialisme, et porter aujourd'hui un autre regard sur la relation entre la Suisse et le Groenland: non, l'«Occident» et la «périphérie» ne sont pas des territoires aux frontières bien définies.

Daniel Di Falco, né en 1971, est historien et journaliste à Berne. Il s'intéresse à l'histoire culturelle du tourisme, de la consommation, du savoir et des médias et travaille comme rédacteur au magazine «NZZ Geschichte».

Lectures complémentaires

Hans Hössli, Alfred de Quervain et Ulrich Grubenmann (éds.): *Ergebnisse der Schweizerischen Grönlandexpedition 1912–1913*. Basel 1920.

Lill-Ann Körber et Ebbe Volquardsen: *Nordischer Exzeptionalismus*, in: Bernd Henningsen (éd.): *Nordeuropa. Handbuch für Wissenschaft und Studium*. Baden-Baden 2023. pp. 74–80.

Patrick Kupper et Bernhard Schär (éds.): *Die Naturforschenden. Auf der Suche nach Wissen über die Schweiz und die Welt 1800–2015*. Zürich 2015.

Lea Pfäffli: *Arktisches Wissen. Schweizer Expeditionen und dänischer Kolonialhandel in Grönland (1908–1913)*. Frankfurt am Main 2021.

Alfred de Quervain: *Quer durchs Grönlandeis. Die Expeditionen 1909 und 1912*. Ed. par Peter Haffner. Zürich 1998.

André Roch et Guido Piderman: *Quer durchs «Schweizerland» mit der schweizerischen Grönland-Expedition des AACZ*. Zürich 1941.

La parole aux artistes Tout change?

Alberte Parnuuna
Gian Suhner
Inuuteq Storch
Salome Erni

Un photographe groenlandais, une réalisatrice groenlandaise, un réalisateur et cinéaste suisse: Inuuteq Storch, Alberte Parnuuna et Gian Suhner parlent de leur démarche créative, qui met le Groenland à l'honneur. Ils évoquent les spécificités du travail dans ce pays, la manière de représenter ses transformations ainsi que les différences entre une perspective locale et un regard extérieur. La conversation est animée par Salome Erni.

Salome Erni, née en 2001, a grandi à Hildisrieden, dans le canton de Lucerne. Elle a travaillé comme journaliste et étudie actuellement la photographie à la Royal Academy of Art à La Haye. Dans ses projets d'exposition et de livre, elle s'intéresse aux récits collectifs qu'elle explore souvent à travers des méthodes participatives. Son objectif est de créer un espace pour la multiperspectivité. Salome Erni a travaillé comme coordinatrice de projet et assistante de recherche pour l'exposition «Groenland. Tout va changer» au ALPS.

Gian Suhner est né en 1987 à Savognin, dans le canton des Grisons, et vit aujourd'hui à Berlin. Cinéaste, il a étudié l'histoire et la sociologie à l'Université de Bâle ainsi que la réalisation à la Deutsche Film- und Fernsehakademie de Berlin. Il a collaboré à diverses productions de films documentaires et expositions en Suisse et en Allemagne. Gian Suhner est réalisateur et co-curateur de l'exposition «Groenland. Tout va changer» au ALPS Musée Alpin Suisse, fonction qu'il avait déjà occupée dans le cadre de l'exposition «Let's Talk About Mountains. Une approche cinématographique de la Corée du Nord» vernie en 2021.

Inuuteq Storch, né en 1989, est retourné dans sa ville natale de Sisimiut au Groenland après avoir terminé ses études au International Center of Photography à New York et à l'école de photographie Fatamorgana à Copenhague. Il a exposé son travail photographique à l'international et a publié plusieurs livres, dont «Porcelain Souls» (2018), «Keepers of the Ocean» (2022) et «Necromancer» (2024). Dans ses projets, Inuuteq Storch explore ses origines et sa communauté au Groenland, utilisant à la fois ses propres photographies et des images d'archives. Auteur de «Rise of the Sunken Sun», il a été en 2024 le premier artiste groenlandais à exposer dans le pavillon danois de la Biennale de Venise.

Née en 1995 à Nuuk, Alberte Parnuuna vit aujourd'hui à Copenhague. Elle est titulaire d'un bachelors en cinéma et sciences des médias et d'un master en culture visuelle. Depuis la fin de ses études, Alberte Parnuuna travaille comme réalisatrice et artiste, responsable de projet pour des festivals, consultante dans divers projets et animatrice d'ateliers. Son travail porte sur des thèmes tels que les codes culturels, l'identité et les impacts du colonialisme, en particulier au Groenland.

Salome Erni

Pour l'exposition sur le Groenland, l'équipe de l'ALPS a effectué trois voyages, a parlé avec beaucoup de Groenlandaises et Groenlandais, abordant ce lieu à travers l'objectif de la caméra. Gian, en tant que réalisateur et co-curateur, peux-tu nous donner un aperçu de la façon dont l'ALPS a entamé ce projet?

Gian Suhner

Rétrospectivement, je vois un grand changement. Lorsque nous avons commencé il y a deux ans et demi, le Groenland était pour nous principalement un lieu où le changement climatique global est visible. Mais très tôt dans le processus, nous avons réalisé que c'était une perspective typique d'Europe centrale. En réalité, le Groenland d'aujourd'hui aussi le théâtre d'autres transformations qui sont beaucoup plus importantes pour les Groenlandaises et les Groenlandais. On observe des changements dans le tourisme et l'industrie minière, dans la relation entre les centres urbains et la périphérie, on assiste à des processus de décolonisation et à une évolution des identités culturelles. Nous avons rapidement élargi notre point de vue et compris que nous étions sur une piste plus juste et plus intéressante. Lors de trois voyages, nous avons passé au total dix semaines au Groenland, mené plus de soixante entretiens et découvert diverses réalités et perspectives locales. Nous voulons montrer cette diversité de voix, qui fait écho aux contrastes et aux tensions au Groenland.

Salome Erni

L'exposition s'intitule «Groenland. Tout va changer». Est-ce que tout change vraiment au Groenland?

Inuuteq Storch

Comme Gian le dit, cela dépend de qui on interroge et de la perspective de cette personne. Je préfère passer la question à quelqu'un d'autre.

Alberte Parnuuna

Je veux bien répondre. Je pense que tout est en transformation partout. Il n'y a aucun endroit où rien ne bouge. Face à tous les bouleversements dans le monde, le Groenland n'est pas spécialement en train de changer mais peut-être que cela est plus visible dans notre société, car le processus de modernisation, qui a commencé il y a des centaines d'années dans de nombreux pays européens, n'a commencé au Groenland que dans les années 1950 et 1960.

Gian Suhner

Une interview dont je me souviens particulièrement bien est celle avec Nivi Christensen, la directrice du Musée d'art de Nuuk. Elle a souligné que chaque génération pense vivre à l'époque des plus grands changements. Et si l'on remonte dans l'histoire, on trouve de nombreux moments similaires, marqués par ce sentiment de changement rapide. Cela me parle beaucoup. En même temps, voir le Groenland comme un lieu en transition nous donne une perspective productive, d'autant plus que nous avons aussi réalisé que beaucoup de ces transformations ne se produisent pas de manière isolée au Groenland. Elles sont liées à des processus similaires en Suisse et dans le monde entier. C'est ce qui nous intéressait, et le public suisse réalisera que le Groenland est moins éloigné qu'on ne le pense.

Salome Erni

Comment as-tu décidé, face à cette diversité d'aspects importants, quelles voix présenter dans l'exposition?

Gian Suhner

Nous avons choisi les lieux que nous avons visités en fonction des développements qui nous intéressaient, de la pêche à de la scène musicale urbaine en passant par un site minier. Sur place, nous avons recherché une diversité de perspectives locales: une femme politique, une curatrice, un gestionnaire d'aéroport, des pêcheurs, des musiciens ou des étudiants à Copenhague qui rentraient juste au Groenland pour les vacances, pour ne citer que quelques interlocuteurs et interlocutrices. Cela dit, il n'était souvent pas facile d'établir un contact depuis la Suisse et de planifier une rencontre. Mais une fois que nous étions arrivés au Groenland, les gens étaient très ouverts et serviables. Parfois, nous avons eu la possibilité spontanée de filmer un concert le jour même. Il s'est aussi avéré que quelqu'un que nous avons cherché à contacter pendant des semaines était en fait le cousin de notre hôte. Puis notre interprète en kalaallisut nous a suggéré des protagonistes auxquels nous n'avions même pas pensé. Ce soutien local a été essentiel pour notre projet.

Alberte Parnuuna

Je pense que cette expérience relève un peu d'une spécificité groenlandaise. Il n'y a pas beaucoup de monde ici, le Groenland compte 57 000 habitantes et habitants. Du coup, nous savons souvent ce que font les autres et avons toutes sortes de liens entre nous.

Salome Erni

Alors que l'ALPS porte sur le Groenland un regard extérieur, vous, Inuuteq et Alberte, travaillez avec votre propre communauté. Dans quelle mesure les personnes qui vous entourent font-elles partie de votre démarche artistique?

Alberte Parnuuna

Je vis actuellement à Copenhague, mais mes projets tournent autour du Groenland. Ce qui est un peu compliqué, car je dois régulièrement faire le voyage. Dans la capitale, Nuuk, où j'ai grandi, j'ai un large réseau, donc c'est facile pour moi d'y travailler. Mais pour un projet l'année dernière, j'ai passé six semaines à Tasiilaq, un village de la côte est. Mes collègues y avaient grandi et connaissaient donc bien les gens qui y vivent. J'ai encore une fois constaté qu'il existe une relation de confiance particulière entre les membres d'une même communauté. Nous n'avons donc pas de soucis à nous faire en termes de respect et d'accès.

Inuuteq Storch

Je prends généralement des photos dans des lieux que je connais. Mes sujets font donc partie de mon quotidien. Je connais beaucoup de gens qui, à leur tour, connaissent beaucoup de monde, et je me laisse porter par le courant. Je sors juste avec mes amis et amis et amis, je me retrouve quelque part et trouve cela très naturel. Je suis un gars du coin. Ma pratique artistique est ancrée là où je me sens chez moi, là où j'ai grandi.

Salome Erni

Tes images transmettent vraiment ce sentiment intime d'appartenance à une communauté. On voit que tu connais ces personnes et qu'elles ont l'habitude de te voir. 2024 est marquée par l'exposition à la Biennale de Venise. Penses-tu que ton projet remet en question certains stéréotypes que le public international pourrait avoir sur le Groenland?

Inuuteq Storch

Difficile à dire. Bien que toutes les photos aient été prises au Groenland, le sujet principal de ma photographie est la vie quotidienne. La réaction du public n'est pas «Oh, c'est le Groenland!», mais plutôt «Oh, c'est le quotidien!». De plus, mon exposition à Venise traite également de l'histoire de la photographie et s'appuie en partie sur des archives.

Salome Erni

Je comprends bien que le sujet de tes photos se veuille avant tout le reflet d'un chez-soi. Mais tout de même, tu sembles avoir contredit certaines attentes en ne présentant pas les images du Groenland que le public international connaît peut-être, des icebergs, par exemple. Est-ce que tu y as pensé au moment de sélectionner les photos pour ton exposition?

Inuuteq Storch

Je n'avais vraiment pas le public international en tête. Et de toute façon, je n'ai pas beaucoup de photos d'icebergs. Dans ma ville natale, Sisimiut, il n'y a pas d'icebergs.

Salome Erni

Gian, comment avez-vous abordé ces attentes? Surtout en sachant que l'exposition s'adresse à un public non groenlandais?

Gian Suhner

Je me souviens que certaines personnes étaient surprises de ne pas voir autant de montagnes lorsque nous avons présenté au ALPS «Let's Talk About Mountains», une exposition sur la Corée du Nord qui suivait également d'une démarche filmée. Or, ce qui nous intéressait, ce n'était pas les montagnes en tant que réalité géographique, mais leur signification pour les gens. Dans notre exposition sur le Groenland, pour en revenir aux icebergs, nous les traitons comme une scène ou un décor. Nous nous penchons par exemple sur leur importance pour le tourisme mondial, sur la manière dont ils façonnent la réalité et l'identité de la ville groenlandaise d'Ilulissat. Lorsque nous parlons des icebergs, nous ne les considérons pas comme un symbole du Groenland, mais comme un aspect de celui-ci à travers lequel nous pouvons montrer et expliquer des choses, qui sont parfois synonymes de frictions.

Salome Erni

Quelles ont été les réactions des personnes interviewées au fait qu'elles fassent partie d'une exposition en Suisse et qu'elles obtiennent ainsi une plateforme à l'étranger?

Gian Suhner

Je ne peux pas répondre de manière générale. Il y a des protagonistes qui ont besoin d'un public, par exemple une militante qui lutte contre l'extraction d'uranium dans le sud du Groenland. Un chasseur dans le village nordique de Kullorsuaq, qui regrette de ne plus pouvoir chasser les baleines avec son kayak, souhaite simplement partager sa perspective et son histoire. En même temps, le Groenland a une petite population. On nous a plusieurs fois raconté que l'intérêt croissant des médias et des chercheurs internationaux peut mener à une sorte de «lassitude à l'égard de la recherche». Nous avons nous-mêmes vécu des refus d'interviews parce que les gens avaient reçu trop de demandes.

Salome Erni

Et qu'en est-il des personnes sur tes photos, Inuuteq? Apprécient-elles l'attention ou est-ce sans importance pour elles qu'une photo d'elles soit accrochée quelque part à New York ou à Venise?

Inuuteq Storch

Ça dépend. Certaines personnes s'intéressent à l'art. Mais j'ai aussi beaucoup d'amis qui sont des pêcheurs. Ils ne me disent pas où finit leur poisson, et je ne leur demande pas. C'est pareil.

Salome Erni

Le Groenland est de plus en plus présent sur la scène internationale, comme à la Biennale de Venise. Cela change-t-il la perception que les Groenlandais ont d'eux-mêmes?

Inuuteq Storch

C'est une grande question. Je fais tout ce que je peux pour soutenir d'autres artistes et leur ouvrir des portes. Beaucoup de Groenlandaises et Groenlandais sont tout simplement doués dans ce qu'ils font. Cela vaut aussi pour la scène musicale, bien que beaucoup n'aient jamais suivi de formation musicale. Et il y a beaucoup d'artistes au Groenland qui ont largement le niveau pour être exposés dans le monde entier. Mais c'est difficile pour nous d'exporter notre propre production, car le Groenland a toujours appris à importer autant que possible. De plus, même si nous vivons une vie moderne, nous n'avons pas la mentalité d'un pays occidental.

Salome Erni

Alberte, en tant que jeune réalisatrice groenlandaise, penses-tu que les Groenlandais se sentent mieux représentés dans le monde, maintenant que de plus en plus de films traitent du Groenland?

Alberte Parnuuna

Oui, d'une certaine manière. Plus il y a d'histoires qui circulent, plus les chances sont grandes que des gens se reconnaissent à l'écran. Mais bien sûr, nous avons besoin d'histoires nuancées, d'histoires variées. Personnellement, je fais des films pour un public très spécifique: les jeunes femmes groenlandaises. Elles ne sont pas souvent représentées dans les médias. Si d'autres personnes se reconnaissent également dans mes films, c'est parfait, mais ce n'est pas mon objectif principal.

Salome Erni

Bien qu'il y ait un grand intérêt international pour le cinéma groenlandais et que de plus en plus de films soient tournés au Groenland, de nombreuses positions importantes sur les plateaux sont occupées par des étrangers.

Alberte Parnuuna

Il y a déjà une tendance dans le cinéma européen à s'associer au niveau international pour obtenir davantage de soutien financier et des équipes plus expérimentées. Mais ces collaborations sont différentes parce que les personnes extérieures ne partagent pas la même compréhension: quand je travaille avec des cinéastes danoises ou danois, ils ont souvent leur propre idée de la manière dont la société groenlandaise doit être représentée. Et il est difficile de s'opposer à ces perspectives. En tant que Groenlandaise sur un plateau de tournage, on se retrouve à devoir constamment expliquer sa culture, à dire non. C'est plus une charge qu'une activité créative.

Salome Erni

Que peuvent faire les productions internationales au Groenland pour bien s'y prendre?

Alberte Parnuuna

Il est important de montrer beaucoup de respect. Il ne faut pas seulement prendre, mais aussi redonner à la communauté. Dans le domaine du cinéma, cela peut passer par le partage des connaissances et des compétences. Le Groenland n'a pas d'école de cinéma, donc certains d'entre nous se sont formés à l'étranger ou ont suivi des ateliers. Mais beaucoup se forment en fait à l'art du cinéma sur les plateaux de productions locales et internationales tournées au Groenland. Partager son savoir est une façon durable de faire du cinéma. Ainsi, nous nous assurons qu'un jour, des Groenlandaises et les Groenlandais occuperont eux aussi des postes clés dans de grandes productions.

Salome Erni

Tu donnes des ateliers et tu joues le rôle de mentor pour de jeunes cinéastes. Transmettre ton savoir fait donc aussi partie de ta propre pratique. Peux-tu nous en dire plus?

Alberte Parnuuna

En tant que mentor, je veux créer un espace où d'autres peuvent se développer et grandir. Je ne veux pas seulement enseigner les techniques cinématographiques ou expliquer comment raconter une histoire. Je veux encourager les jeunes à trouver leur propre voie. Je suis toujours en contact avec mes anciens mentorés. Je les aide à écrire des scénarios, leur donne des contacts. Et puis, il est toujours bon d'élargir son réseau. Pour créer de l'art, nous avons besoin les uns des autres.

Salome Erni

J'ai pu découvrir différents ateliers, plateformes et festivals liés à l'Arctique qui ne se limitent pas à une zone géographique. Existe-t-il réellement des liens culturels et historiques qui unissent les habitants du Nord? Peut-on parler d'une conscience arctique dans le cinéma?

Alberte Parnuuna

Oui et non. Nous avons des hivers froids, des nuits d'été interminables, et nous faisons face aux mêmes conditions géographiques. Mais en réalité, dès qu'on crée un espace pour des gens de l'Arctique, et que par exemple le Danemark n'en fait pas partie, le discours change, les conversations aussi, parce qu'il y a un respect et une compréhension mutuelle. Ainsi, quand je parle avec des Sami indigènes, nous voyons des similarités dans les impacts du colonialisme auxquels nous sommes confrontés. Avec les Finlandaises et Finlandais, nous partageons des conditions de vie et des processus de transformation. Et les gens des îles Féroé ont souvent une relation compliquée avec le Danemark, tout comme nous. Je ne sais pas si on peut parler de conscience arctique, mais le concept me paraît intéressant.

Salome Erni

Gian, qu'est-ce que cela signifie pour toi, en tant que Suisse, de créer une exposition sur le Groenland pour un public suisse?

Gian Suhner

Au fond, cette question porte sur la représentation, la perspective, et sur qui raconte une histoire. C'est quelque chose que nous avons souvent discuté au ALPS. Nous aurions pu décider de faire une exposition d'art sur le Groenland et de ne montrer que des œuvres d'artistes groenlandais. Mais le ALPS n'est pas un musée d'art. Nous voulons être transparents avec notre perspective suisse et inviter le public à suivre un parcours similaire à celui que nous avons entrepris pendant ce projet. Nous invitons les gens à écouter les histoires et les pensées de plus de trente personnes interviewées et à découvrir un Groenland complexe et diversifié. En même temps, le Groenland a toujours été pour nous un lieu où observer des connexions globales et réfléchir à notre propre réalité. Lors de nos trois voyages, nous avons réalisé que nos interviews devenaient de plus en plus longues. Nous commençons à comprendre ce que nous ne comprenions pas, ce qui a conduit à de nouvelles questions. C'est probablement le meilleur signe d'un tel processus. Mais bien sûr, c'était aussi un défi de condenser tout ce matériel vidéo et ces expériences dans une exposition que l'on peut parcourir en deux heures.

Alberte Parnuuna

Quelles sont les idées préconçues que les Suisses ont sur le Groenland? Je connais bien les stéréotypes danois, mais pas la perspective suisse.

Salome Erni

Quand je parle du projet, je remarque que le Groenland est un lieu de rêve pour beaucoup en Suisse. Les images qu'on a généralement sont celles de la glace, de la neige et des villages isolés. Ces projections d'authenticité et de nature sauvage ont un grand attrait. Je pense aussi que beaucoup ignorent que seules les côtes sont habitées, ou qu'il existe aussi des lieux urbains. Ce manque de connaissance attise la curiosité.

Gian Suhner

Je suis d'accord. Il y a soit cette vision romantique de gens vivant en harmonie avec la nature, soit une image de longues nuits d'hiver, de problèmes sociaux et d'alcoolisme.

Salome Erni

Qu'est-ce qui serait essentiel à faire comprendre à un public suisse sur le Groenland selon vous?

Inuuteq Storch

Que nous connaissons le mot «Chuchichäschtli».

Salome Erni

Où l'as-tu appris?

Inuuteq Storch

En Californie.

Gian Suhner

La musique groenlandaise me fascine, et beaucoup de gens à qui je la fais découvrir la trouvent fascinante aussi – les artistes, les textes, les différents genres. Je pense que l'art et la culture en général, pas seulement la photographie et le cinéma comme nous en faisons, mais aussi la littérature et la musique, sont d'excellents moyens pour réfléchir et tisser des liens avec d'autres personnes.

Alberte Parnuuna

Je veux juste que les gens sachent que nous, au Groenland, sommes des êtres humains, tout comme en Suisse. Les histoires que je veux raconter sont des histoires de la vie quotidienne. Ce ne sont pas forcément des histoires groenlandaises, mais des histoires humaines. Et bien sûr, un public suisse peut aussi s'y reconnaître. Nos expériences communes sont bien plus fortes que les différences géographiques ou culturelles. Nous ne sommes pas si différents.

Propos recueillis en ligne le 22 mai 2024 à Nuuk, Berlin et Berne

ALPS Alpines Museum der Schweiz
Helvetiaplatz 4
3005 Bern
www.alps.museum

ALPS

Herausgeber
ALPS Alpines Museum der Schweiz
Daniel Di Falco, Beat Hächler

Redaktion, Übersetzungen ins Deutsche
Daniel Di Falco, Salome Erni

Gestaltung
Upset, Zürich
Mirko Leuenberger / David Lüthi

Schrift
Marx, David Lüthi

Fotografie
Archiv ALPS, Archiv Nuuk, Arktisk Archiv,
Rikke Diemer / Niels Bennetzen, Inuuteq Storch,
Gian Suhner, Julian Jonas Schmitt, Philipp Clemenz

Texte
Urs Bühler, Bert De Jonghe,
Peter Hemmersam, Daniel Di Falco,
Salome Erni, Bruno Kaufmann,
Niviaq Korneliusen, Qupanuk Olsen,
AneMarie Ottosen, Ebbe Volquardsen

Interviewpartner:innen
Iddimangliu Bianco, Emma Lennert, Alberte Parnuuna,
Charlotte Pike, Hans Henrik Suersaq Poulsen, Angutinnuaq
Schmidt, Inuuteq Storch, Gian Suhner

Korrektorat
Giuliano Musio

Übersetzungen ins Englische
Chris Warren

Übersetzungen ins Französische
Benjamin Ilschner

Bildnachweise
ALPS Alpines Museum der Schweiz, Fotonachlass André Roch,
Grönlandexpedition des Akademischen Alpen-Clubs Zürich 1938,
Fotograf:in unbekannt: S. 5 o.r., 147–156; Annemarie Hoffmeyer,
Danish Arctic Institute: S. 79; Filmstills: S. 38 u., 40 u., 44 o.,
125–135, 177 o.; Gian Suhner: S. 5 o.r., 35, 39 u., 42, 44 u., 45–46,
57–70, 98, 103–104, 106, 109, 110, 171 u., 173 u., 174 o.r., 175 u.,
176 o., 176 u., 178 o., 190 u., 192, 195–196, 199, 200 u., 201,
Umschlag Vorderseite; Inuuteq Storch: S. 4 o.l., 6–22; Julian
Jonas Schmitt: S. 4 o.r., 4 u.l., 5 u.l., 5 m.r., 5 u.r., 31–33, 34 u.,
36–38 o., 39 o., 40 o., 41, 43, 57–70, 97, 99, 101–102, 105, 107–108,
111–113, 168–169, 170–171 o., 172, 173 o., 174 o.l., 174 u., 175 o., 177 u.,
178 u., 189–190 o., 193, 194, 200 o., 203–204, 207, Umschlag
Rückseite; Leister Stiftung: S. 60 u.; Niels Bennetzen & Rikke
Diemer: S. 4 u.r., 86; Nunatta Katersugaasivia Allagaateqarfialu
(Grönländisches Nationalmuseum und -archiv): 80–85; Philipp
Clemenz: S. 34 o., 57–70

Filmstills
Julian Jonas Schmitt (Kamera)
Gian Suhner (Regie und Schnitt)
Felicitas Sonvilla (Schnitt)

Abbildungen Umschlag
Vorderseite: Kullorsuaq, August 2023
Rückseite: Nuuk, März 2024

ISBN 978-3-033-10862-2
© 2024 ALPS
Alpines Museum der Schweiz

Diese Publikation erscheint im Rahmen der Ausstellung
«Grönland. Alles wird anders» im ALPS Alpines Museum der
Schweiz, 25. Oktober 2024 bis 16. August 2026.

Dieses Werk ist urheberrechtlich geschützt. Die dadurch
begründeten Rechte, insbesondere die der Übersetzung, des
Nachdrucks, des Vortrags, der Entnahme von Abbildungen
und Tabellen, der Funksendung, der Mikroverfilmung oder der
Vervielfältigung auf anderen Wegen und der Speicherung in
Datenverarbeitungsanlagen, bleiben, auch bei nur auszugs-
weiser Verwertung, vorbehalten. Eine Vervielfältigung dieses
Werks oder von Teilen dieses Werks ist auch im Einzelfall nur
in den Grenzen der gesetzlichen Bestimmungen des Urheber-
rechtsgesetzes in der jeweils geltenden Fassung zulässig.
Sie ist grundsätzlich vergütungspflichtig. Zuwiderhandlungen
unterliegen den Strafbestimmungen des Urheberrechts.

Wir haben uns bemüht, sämtliche Inhaber von Rechten ausfindig
zu machen und hier aufzuführen. Wir bitten um Entschuldigung,
falls wir Berechtigte übersehen haben sollten, und sind für eine
entsprechende Meldung dankbar.

Das ALPS Alpines Museum der Schweiz in Bern existiert seit
1905. Seit 1934 ist es eine nationale Institution. Bund, Kanton
Bern und der Schweizer Alpen-Club tragen bis heute die Basis-
finanzierung. Seit 2012 positioniert sich das ALPS als zeitgenös-
sisches Ausstellungshaus, seit 2019 zusätzlich als Netzwerk
für das alpine Kulturerbe. Seine Themen sind Fragen der Gegen-
wart wie Identität, Mobilität, Raumentwicklung, Innovation und
Wandel. Im Kern geht es um das gelebte Verhältnis der Men-
schen zu den Bergen – in der Schweiz und im Rest der Welt. Das
Alpine Museum arbeitet projektbezogen. Es recherchiert,
sammelt, dokumentiert und inszeniert. Es zeigt Ausstellungen,
macht Veranstaltungen, bereitet Wissen für Schulen und
Erwachsene auf und kooperiert themenbezogen mit Partnern in
der Schweiz und im Ausland.

Wir danken unseren Partnern für die grosszügige Unterstützung:

Institutionelle Partner

Kanton Bern
Bundesamt für Kultur
Burgergemeinde Bern
Stadt Bern
Schweizer Alpen-Club SAC

Projektpartner

Bank EEK
Fondation Philanthropique Famille Sandoz
Honorarkonsularische Vertretung des Königreichs Dänemark,
Pully/Lausanne
Leister Stiftung
Paul Schiller Stiftung, Zürich
Swisslos/Kulturförderung Kanton Graubünden
Swiss Polar Institute
Temperatio-Stiftung
Universität Bern, Institut für Umwelt- und Klimaphysik
Ursula Wirz Stiftung